ESSAI

SUR

LA FIÈVRE,

SUIVI

DE QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

LES QUALITÉS DU CHIRURGIEN,

PAR F.-M.-J.-B. SERNIN,

Chef de Clinique Interne de l'École de Médecine de Montpellier;
Membre de la Société Médicale séante à l'École de Médecine.

Adolescentulus sum Ego.... Psalm. CXVIII.

A MONTPELLIER,

DE L'IMPRIMERIE DE J. G. TOURNEL, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE, PLACE DE LA PRÉFECTURE, N.° 216.

AN X.
(1802.)

C'est en allant à Carcassonne, avec Lordat, voir, en l'an 9, notre illustre ami, le Professeur Barthez, que je fis choix du sujet de cette Dissertation inaugurale. J'mis presqu'une année entière à en ramasser les matériaux et à me livrer à la composition: j'aurois voulu la grossir encore; imaginant ajouter quelque chose à son peu de valeur: elle eût été en effet bien plus volumineuse sans les conseils de mon ami. Je fis les retranchements convenables: je me soumis entièrement à sa critique; mais soit indulgence de sa part, soit intention que l'ouvrage restât tel que je l'avois fait et fût absolument à moi, il y laissa subsister un grand nombre d'erreurs que je reconnois aujourd'hui, et qu'il eût pu me faire apercevoir et corriger alors.

J'ajoutai la deuxième partie pour faire plaisir à mon père et avoir occasion de parler de lui: il désiroit beaucoup que je traitasse du génie du Chirurgien. Mais ce sujet étant lié et dominant plus bien à de grands développements, je préférai tracer un apperçu rapide des qualités physiques et morales du Chirurgien; parmi lesquelles je fis entrer le génie qui se propose à son but. Je m'appliquai à présenter le Chirurgien comme un Médecin plus parfait et capable d'employer des moyens curatifs déjà dans le bassin naturels et acquis tout-à-fait étrangers au Médecin proprement dit. Entrant en commençant par l'ancien passage de Celse, je fis, sur la réunion de la Médecine à la Chirurgie; sur l'âge, la physionomie du Chirurgien; la perspicacité de sa vue; la fermeté, l'adresse de ses mains; son courage prêteur de; son sang-froid; la sensibilité réelle; son génie créateur, dans les cas difficiles; l'inutile multiplicité de ses instruments; les jouissances certaines et les chagrins que son état peut lui donner, des remarques qu'on n'avoit pas encore faites et qui me paroissent point sans intérêt. Aussi ce petit ouvrage fut-il très-applaudi; et quoique l'impression n'en fût pas encore terminée, le jour même de ma thèse, cela n'empêcha pas le Professeur Lafabrie, qui étoit mon catholicant, d'en faire publiquement l'éloge et celui de mon père, en disant que "l'auteur, lorsqu'il avoit tracé les qualités du Chirurgien, avoit pris pour modèle de son projet que le cœur ayant guidé la fortune, le tableau devoit être bien fait."

5 Mai, 814.

J. M.

A DOMINIQUE SERNIN,

Ci-devant Associé de l'Académie de Chirurgie de Paris; Ex-Professeur d'Accouchemens; Ancien Chirurgien en chef des Hôpitaux Civils et Militaires de Narbonne, chargé de l'Enseignement de la Chirurgie; Associé de la Société Médicale de Montpellier séante à l'École de Médecine:

ET A JACQUES LORDAT,

Médecin; Prosecteur à l'École de Médecine de Montpellier; Professeur de Physiologie; Secrétaire perpétuel de la Société Médicale de Montpellier séante à l'École de Médecine; Médecin en Chef de la Maison de Force de la même Ville; de la Société d'Emulation de Paris; etc.

A MON PÈRE

ET A MON AMI,

MES PREMIERS MAITRES.

Je ne puis encore que les aimer l'un et l'autre:
Puissé-je les imiter un jour!

F.-M.-J.-B. SERNIN.

J'OFFRE, en tremblant, à l'École de Montpellier, où j'ai puisé mon instruction médicale, le mince produit d'un travail dans lequel on ne trouvera, peut-être, que des preuves de ma témérité. Pour satisfaire aux devoirs qu'il faut remplir, guidé bien souvent par un désir inconsidéré qui fait tout entreprendre, on oublie la mesure de ses forces, et l'on ne voit sa faute que lorsqu'il n'est plus temps de la réparer.

Je sens aujourd'hui combien je dois mériter de reproches. J'aurois pu les éviter, il est vrai, si,

sachant mieux me connoître, j'eusse été moins indulgent pour ma bonne volonté qui seule ne suffit pas pour bien faire.

Avec des notions encore superficielles sur les principes de la Science, j'ai osé traiter un sujet qui eût exigé les connoissances médicales les plus étendues et les plus approfondies, rectifiées par une longue expérience. Aussi me suis-je contenté, pendant longtemps, de grossir le fatras de mes compilations, pensant faire assez, si je répétois tout ce qui a été dit. Mais lorsque, revenu de mon erreur, j'ai voulu faire un choix, j'ai senti plus que jamais le défaut des lumières qui devoient le guider, et c'est là ce qui m'inspire une juste défiance.

J'ai joint à mon Tribut Académique quelques réflexions sur un sujet bien différent du premier. On pourra peut-être croire que j'ai voulu compenser la foiblesse de mon Ouvrage par son volume ; mais je n'ai eu d'autre dessein, en m'occupant de cet objet,

que de mettre sous mes yeux un modèle de perfection qui stimulât mon zèle, et me montrât la route que je dois tenir dans l'exercice du plus utile des Arts.

J'ai encore été porté à ce travail par un goût décidé pour la pratique de la Chirurgie que l'étude de la Médecine n'a fait que rendre plus vif. Ce goût me fut inspiré dès l'enfance par un père respectable qui a cherché à me transmettre son amour pour une profession qu'il honore.

» Sono tali e tanti i fenomeni copiosi che si osservano in
» quella oscura e vasta parte della Medicina che riguarda le
» Febbri, che quasi si smarrisce lo Spirito Umano, ponde-
» randone piucchè si possa, le opposte varie circostanze. »

Sarcone, Ist. Ragion.

ESSAI

SUR

LA FIÈVRE.

§. I.

J'AI cru devoir faire précéder mes considérations directes sur la Fièvre, de quelques détails sur l'Étymologie du mot *Fièvre* lui-même. Ce point de Philologie Médicale a été diversement expliqué par certains Pyrétologistes, et entièrement négligé par plusieurs autres. Les uns s'en sont tenus, dans l'explication, plutôt à des idées préconçues ou qui appuyoient leurs théories, qu'aux probabilités plus ou moins certaines que les écrits des Anciens sur la Médecine et sur l'Histoire auroient pu leur fournir. Le silence des autres semble prouver qu'ils l'ont regardé comme superflu et entièrement inutile à la Science.

Si je me suis livré à quelques recherches sur cet objet, ce n'est pas que j'y attache un trop grand prix, ni que je prétende lui donner plus d'importance qu'il n'en mérite réellement; mais je pense que l'usage sobre d'une Érudition choisie peut souvent influer d'une manière avantageuse, comme le remarque le célèbre Professeur Barthez (1), lui qui a si bien su joindre l'exemple au

(1) Nouvelle Méchanique des Mouvemens de l'Homme et des Animaux; Discours Préliminaire, Pag. XII.

précepte, sur l'idée que le Médecin doit se faire des phénomènes du corps vivant.

On a rendu, en français, par le mot *Fièvre*, le mot latin *Febris*, que l'on prend dans la même acception. Cependant il paroît que quelques Écrivains Latins (1) ont désigné, par ce mot, toutes les Maladies en général; ce qui doit être attribué, a-t-on dit, à la fréquence extrême de la Fièvre, que presque aucun homme ne peut se dispenser d'éprouver au moins une fois dans la vie.

Les Médecins qui regardoient la chaleur comme l'essence ou la nature absolue de la Fièvre, pour me servir de l'expression de Selle (2), ont fait dériver ce mot des verbes latins *fervere* ou *ferbere*, *bouillir*, *être fort chaud*, dont on a fait, disent-ils, *Ferbis*, et *Febris*, par Métathèse (3). Ils ont cité, pour preuve de leur assertion, les dénominations diverses que la Fièvre a reçues chez tous les Orientaux. En effet, dans les idiomes de ces peuples, elles dérivent toujours de mots qui signifient *Feu* ou *Chaleur* (4). Les Grecs n'ont employé aussi que des mots qui ont la même signification (5).

Ceux qui n'ont vu, dans la Fièvre, qu'un mouvement d'effervescence des humeurs, ont prétendu que son nom venoit de

---

(1) Entr'autres, Horace, qui s'exprime ainsi, en peignant la sortie des Misères Humaines de la boëte de Pandore :

Post ignem æthereâ domo
Subductum, macies et nova FEBRIUM
Terris incubuit cohors.
(Lib. 1, Od. III.)

(2) Selle, *Rudim. Pyret. Meth. Introd.* §. XII., Ed. de Berlin.

(3) Vossius, *Etymol. Ling. Lat.*

(4) Screta, *de Febre Castrensi Malignâ.*

(5) Ils l'appeloient *Pyr*, *Pyretos*, *Pyrexis*. (Voyez Foësius, *OEconom. Hip.*).

Fervor, Fermentation, puisqu'il y avoit chaleur, dans la Fièvre, comme dans le phénomène de la Fermentation.

D'autres enfin, regardant la Fièvre comme un acte émané du Principe Conservateur qui tend à débarrasser le corps de tout ce qui lui nuit, ont voulu donner une Étymologie plus noble et plus relevée. Ils ont fait dériver le mot *Fièvre* du verbe latin *februare*, synonime de *lustrare*, *purgare*, *purifier*, *nettoyer* (1). Ils se sont fondés sur quelques cérémonies religieuses usitées dans certaines Fêtes (2), chez les Romains, et sur le culte d'adoration que ce Peuple rendoit à la Fièvre.

Elle fut, en effet, divinisée par les Maîtres du Monde, et ne le fut que par eux seuls (3). L'Histoire des peuples qui les dévancèrent, n'offre aucune trace d'un culte semblable ; et malgré le Polythéisme excessif des Égyptiens et des Grecs, la Fièvre n'eut des autels que dans Rome. Au rapport de Valère Maxime (4), les anciens Romains lui bâtirent des Temples, dont trois existoient encore de son temps. L'un étoit situé sur le Mont Palatin, le second dans la Rue Longue, et le troisième ~~dans~~ la Place des Monumens de Marius (5). On apportoit dans

---

(1) Varron, *de Ling. Lat.*

(2) Ces Fêtes s'appeloient *Fébruales*. Elles avoient pour but de purifier la Ville et les Citoyens, d'honorer Pluton et les Morts, en appaisant leurs Mânes. (Dict. d'Antiq. Montfaucon). Ovide en parle au second Livre des Fastes.

Februa Romani dixêre Piamina Patres.

On les célébroit au dernier mois de l'année, qui s'appeloit *Februarius*, de leur nom.

Mensis ab his dictus. . . . .

(Ovid. Fast. Lib. II.)

(3) Le Chevalier de Jaucourt prétend cependant que les Grecs en avoient fait un Dieu ; mais je n'ai rien trouvé qui pût confirmer son opinion.

(4) Voyez aussi Pline, *Hist. Nat. Lib. VII, de Deo ;* et ÀElien, *Hist. Var. Lib. XII.*

(5) Valère Maxime, *Dict. et Fact. Memor. Lib. II. C. V.*

ces Temples des remèdes que l'on croyoit propres à guérir les malades ; et, comme l'observe cet Historien, ce n'étoit que pour calmer les craintes des Citoyens, que ces établissemens furent inventés par les Anciens, qui savoient bien, d'ailleurs, faire fleurir la santé publique par l'usage le mieux entendu de la Diététique et de l'Hygiène. *Hæc ad humanæ mentis æstus leniendos cum aliquâ usus ratione excogitata, cæterùm salubritatem suam industriæ certissimo ac fidelissimo munimento tuebantur : bonæque valetudinis eorum quasi quædam mater erat frugalitas, inimica luxuriosis epulis, et aliena nimiæ vini abundantiæ, et ab immoderato Veneris usu aversa* (1).

Les honneurs divins que le Peuple rendoit à la Fièvre, étoient donc plutôt un hommage dicté par la crainte que par la reconnoissance (2). Il ne l'invoquoit que pour se délivrer de ses atteintes, effets de son courroux ; et c'étoit toujours un Père, une Mère, un Fils, un Ami, qui venoient lui offrir des dons et des sacrifices, pour qu'elle voulût épargner les objets de leur tendre sollicitude (3).

Au reste, il est difficile à croire que l'idée philosophique et relevée qui attribue aux effets de la Fièvre la conservation de la santé et la destruction des germes morbifiques, ait jamais pu être conçue par la masse du Peuple, qui est le même, à cet égard, dans tous les temps et dans tous les lieux ; et qui toujours

---

(1) *Loc. cit.*

(2) « Les respects que l'on rend à ceux qui peuvent nuire, sont comme l'autel » élevé à la Fièvre au milieu de Rome ; on l'adore parce qu'on la craint, » a dit le Philosophe Epictète. (Manuel. 57.).

(3) Dans les Antiquités Daces d'Etienne Samosius, il est fait mention de l'Inscription suivante, trouvée dans un petit Temple, en Transylvanie :

FEBRI . DIVAE . FEBRI .
SANCTAE . FEBRI . MAGNAE .
CAMILLA . AMATA . PRO .
FILIO . MALE . AFFECTO . P .

porté aux absurdités et aux superstitions, se crée plutôt, dans son culte, des objets de terreur que des objets d'amour.

Elle n'a pu l'être que par un petit nombre de Sages, qui méditant sur les phénomènes qu'offre le sublime ouvrage de notre être, y ont découvert une tendance surprenante à la réparation de l'ordre et de l'harmonie. Pénétrés des dogmes consolans du plus aimable des Philosophes de l'Antiquité, ils ont appelé Divinité bienfaisante la Fièvre, qui n'étoit aux yeux du vulgaire qu'une Déesse ennemie et cruelle, dont il faisoit l'Apothéose en tremblant.

Le sentiment des Auteurs qui ont voulu que le mot *Fièvre* dérivât de *februare*, ne peut être fondé, puisque long-temps avant que la Fièvre eût été divinisée elle portoit la même dénomination.

L'opinion de ceux qui le font dériver de *fervere*, paroît l'être jusqu'à un certain point. Mais, pour la réduire à sa juste valeur, l'on doit faire attention que ceux qui l'ont émise ont passé sous silence une partie des notions que donne l'Histoire des Langues chez les divers Peuples. Ils n'ont fait que l'énumération des noms donnés à la Fièvre dans les Pays méridionaux, et ils n'ont rien dit de ceux qu'elle avoit reçus dans les Régions du Nord. De cette comparaison on auroit pu, ce me semble, tirer une conséquence plus satisfaisante.

Ainsi les Allemands, par exemple (1), ne lui donnent que des noms qui signifient *froid* (2); ce qui prouve, a judicieusement remarqué le Professeur Barthez, que le nom du symptôme qu'on

---

(1) Les anciens Latins l'appeloient *Querquera* ou *Quercera*, *froide avec grand tremblement de tout le corps*, (*Dict.* Rob. Steph.), ainsi que le prouve ce vers de Lucile :

Querquera consequitur Febris capitisque dolores.

(Frag. Sat.)

(2) Voyez, à ce sujet, Dolæus, *Encyclop. Medic. de Febribus*, *Lib.* IV, et Piens, *de Febribus*, *Cap.* 1.

a regardé comme le plus grave dans chaque pays, y a servi pour désigner la Fièvre. Ainsi dans les pays froids, la sensation de froid étant plus difficile à supporter, le froid de la Fièvre en a été regardé comme le symptôme le plus grave, et le mot *froid* a été consacré à la dénomination ; et *vice versâ*, dans les pays chauds, le mot *chaleur* a eu le même usage, d'après une raison égale.

On peut donc conclure que le nom de *Fièvre* dérive du mot latin qui signifie *chaleur*, et que les Anciens l'ont employé, non parce qu'ils regardoient la chaleur comme l'essence de la *Fièvre*, mais bien parce qu'ils la regardoient comme son symptôme principal. C'est ainsi, au reste, qu'ils ont dénommé diverses autres maladies telles que la Dysenterie, l'Apoplexie, etc. etc.

§. II.

La Fièvre est, peut-être, le phénomène du corps vivant, qui a offert le champ le plus vaste à l'imagination des créateurs de théories tour-à-tour élevées ou détruites, renouvelées ou changées. L'histoire des définitions et des théories qu'on a données, ou plutôt l'histoire des erreurs sur la Fièvre, ne doit pas nous être tout-à-fait étrangère. « Les erreurs, dit Grimaud » (1), ont aussi leur utilité, et l'histoire des opinions doit es- » sentiellement entrer dans celle de la Science : heureux si elle » n'en composoit pas la partie la plus considérable, et si le » nombre de ceux qui ont voulu asservir la Nature à leurs vues » ne surpassoit pas toujours le nombre des Esprits sages qui ont » su l'observer telle qu'elle est ! »

L'étude de cette histoire nous empêchera de nous égarer, en nous montrant les chûtes successives de ceux qui, avant nous, ont parcouru la carrière ; et ne peut-on pas penser que, s'ils

---

(1) Cours de Fièvres, Tom. 1, Pag. 62.

eussent eu son secours, ils n'auroient pas payé le tribut d'erreur, qui a paru si long-temps devoir être imposé à l'esprit humain?

Je vais donc faire une énumération rapide des principales définitions que chaque Secte a données de la Fièvre, depuis Hippocrate jusqu'à nous. J'exposerai seulement chacune, sans y ajouter aucune réflexion. Ce ne sera qu'après les avoir ainsi fait connoître, que, les comparant entr'elles, j'en formerai des classes, auxquelles je ramenerai celles qui auront été données d'après les mêmes principes, et ensuite j'examinerai l'utilité ou la valeur de chaque classe que j'aurai reconnue.

Quoique les premiers Philosophes de l'Antiquité cultivassent tous la Médecine, qui faisoit partie de la Philosophie générale, ils n'ont rien dit sur la Fièvre ; car ils ne s'occupoient guère que des phénomènes principaux qui constituent la vie.

Platon fut le seul qui donna quelques idées théoriques sur les causes des Fièvres ; mais il ne dit rien sur leur essence. Il regarda les quatre Élémens d'Empédocle comme les causes de certaines d'entr'elles. C'étoit le Feu qui produisoit les Continues; l'Air, les Quotidiennes; l'Eau, les Tierces ; la Terre, les Quartes (1).

Il paroît qu'Hippocrate, qui vivoit trente-deux ans avant Platon, n'a jamais cherché à définir la Fièvre, ni à s'élever à aucun raisonnement touchant son essence ou sa cause. Aucun des ouvrages sortis de sa plume, qui sont venus jusqu'à nous, ne l'indique, et s'il en est que nous ayons perdus (2), on peut, je crois, assurer, d'après sa manière de philosopher, qu'il n'a pas plus théorisé sur la Fièvre, dans ces derniers, que dans ceux que nous connoissons (3). Comment ensuite l'auroit-il fait, pour

---

(1) *Quandò igitur corpus Ignis potissimùm excessu languet, Continuâ Febre laborat. Quandò verò Aëris Quotidiana discreta. Aquæ Tertiana, propterea quot Aqua segnior est quàm Ignis et Aër. Terræ demum excessu Quartana. (Timæus).*

(2) Il avoit écrit, je crois, un Livre sur les Fièvres qui s'est perdu.

(3) Je n'entends parler que des légitimes.

cette maladie, lui qui ne l'a fait pour aucune autre? Cependant, malgré son silence, il est aisé de juger, d'après sa conduite pratique, de l'idée qu'il devoit en avoir, puisque suivant que la Fièvre étoit l'accident principal de la maladie ou ne l'étoit point, il employoit la diète ou les évacuans (1).

Les Médecins Grecs, contemporains ou successeurs d'Hippocrate, n'ont point cherché à donner des idées plus exactes sur la Fièvre. Quand ils en ont parlé, ils ont supposé qu'on en avoit une notion commune, suffisante; d'ailleurs, malgré les hypothèses de certains d'ent'reux (2), l'on peut dire que presque tous étudioient la Nature, et ne se livroient guère aux écarts de l'imagination.

Asclépiade et ses Sectateurs définirent la Fièvre, une très-grande chaleur et un changement du pouls dans sa véhémence: *fervorem immutationemque pulsûs in vehementiâ* (3).

Galien dit que la Fièvre consiste dans une chaleur excessive qui s'est allumée dans le cœur, d'où elle se répand dans tout le corps, altère les fonctions et cause un sentiment pénible: *Febris est immodicè auctus calor, ut, et hominem offendat et actionem lædat, accensus in corde et procedens ab eo in totum corpus* (4).

Cette définition de Galien fut la plus répandue et même la seule suivie dans le moyen âge de la Médecine. Les Arabes, qui

---

(1) Leclerc, Hist. de la Médecine, Liv. III. Chap. XXVI.

(2) Praxagore et Erasistrate. Le premier plaçoit le siège de la Fièvre dans le tronc de la veine-cave, entre le foie et les reins, et la faisoit partir de cette région. L'autre, en attribuoit la cause à la plénitude des veines, dont le sang étoit forcé de *transfuser* dans les artères. Ce dernier fit un Livre sur les Fièvres. (Leclerc, lieu cité),

(3) *Cœlius Aurelianus, Acut. et Chronic. Morb., Cap. XIV. curante Haller.*

(4) *Methodus Medendi, Lib. VIII.*

l'adoptèrent

l'adoptèrent, ne firent qu'y ajouter des subtilités, comme ils ont fait à toute sa Doctrine en général (1).

Les Cartésiens la définirent, un vice dans la mixtion du sang avec désordre des esprits animaux (2).

La Secte Alchymiste et son chef Paracelse ne voyant jamais, dans les phénomènes du corps vivant, que des phénomènes de fourneau et de creuset, prétendirent que la Fièvre étoit un embrasement du Soufre et du Nitre, et une incandescence universelle du Baume et du Mercure de Vie. *Febrem in incendio Sulfuris et Nitri consistere, et in incandescentiâ universali Balsami et Mercurii Vitæ* (3).

Selon Van Helmont, la chaleur, la vélocité du pouls, l'altération des forces, la lésion des fonctions ne sont point les causes de la Fièvre, et n'en constituent point l'essence ; ils en sont les effets ; et la Fièvre, loin qu'elle soit jamais une maladie elle-même, n'est, au contraire, que le moyen, l'instrument dont se sert, dans sa colère, l'Archée ou le Principe Conservateur Souverain, pour combattre et vaincre son ennemi, qui est la maladie (4).

Les Écoles Méchanicienne et Solidiste, qui eurent pour chefs Boerhaave, Hoffmann, Keil, Bellini, Pitcairn, enseignèrent que

---

(1) Avicenne la définit ainsi : *Febris est calor extraneus accensus in corde et procedens ab eo, mediantibus spiritu et sanguine, per arterias et venas in totum corpus: et inflammatur in eo inflammatione, quæ nocet operationibus naturalibus, non sicut caliditas iræ et laboris. (Canon. Lib. IV. Tract. 1, Cap. I. Interpr. Arculano)*; et Averrhoës : *calor compositus ex calore naturali et extraneo putredinali misso a corde ad totum corpus et lædens omnes actiones et passiones. (Colliget, Lib. III, Cap. III).*

(2) Dolæus, *Loc. cit.*

(3) Paracelse. *Opera omnia, Tom. I. De Pestilit. Tract. I.*

(4) *Ortus Medicinæ; Febrium Doctrina Inaudita, Cap.* XIII et XIV, Edit. d'Elzevir.

la Fièvre consistoit seulement dans l'augmentation de vélocité du pouls, avec lésion des fonctions (1).

Enfin Stahl regarde la Fièvre comme l'effort salutaire de l'Ame pensante et douée de prévoyance, qui, conservatrice du corps, tend à réparer les désordres produits par les agens destructeurs, et à en prévenir les funestes effets (2).

En comparant ces diverses définitions, on voit qu'elles se réunissent en deux classes, par une ressemblance qui consiste en ce que les unes, comme celle de Descartes, de Paracelse, de Van Helmont, de Stahl, ont pour but de déterminer la nature ou l'essence de la Fièvre, et les autres, comme celle d'Asclépiade, de Galien et de Boerhaave, d'en déterminer les caractères, d'après certains symptômes particuliers.

Ces deux classes de définitions présentent des inconvéniens et des défauts qui peuvent donner lieu aux objections les plus fortes, tirées toutes de faits pris dans la Physiologie et la Pathologie.

Parmi les premières, il en est qui émanées de conceptions abstraites, offrent au premier aspect un certain attrait qui semble commander l'admiration. La Fièvre est l'arme offensive, avec laquelle l'Archée, dont l'indignation égale les efforts, terrasse l'ennemi dangereux qui ose troubler la paix de son empire, dit Van Helmont, avec toute l'exaltation qu'on lui connoît. Stahl, aussi porté à l'abstraction, quoique moins bouillant que lui, n'excite pas moins notre enthousiasme. Mais on peut repro-

---

(1) Cette définition fut présentée ensuite, avec des modifications multipliées, par les partisans des Mathématiques (Hoffmann, Borelli, Van Swieten, Chirac, Sauvages), de la Chimie (Willis, Baglivi), de la Saignée (Silvius de le Boë, Bontekoë, Barbette), de l'Anatomie et du Microscope (Harvée, Leeuwenhoek.)

(2) Voici la définition que donne Juncker, l'un des plus célèbres partisans de Stahl. *Febris est principii Vitalis salutare conamen, quo motibus secretoriis et excretoriis, ultrà gradum naturalem quidem auctis, quantitate tamen et qualitati causæ ut plurimùm satis proportionatis morbiferam aliquam materiam sive præoccupare sive removere intendit (Consp. Med. Tab. LV.).*

cher, en premier lieu, à ces définitions de reposer sur des hypothèses purement arbitraires. En second lieu, en les admettant, il faudroit regarder toujours la Fièvre comme un Acte Médicateur. Nous convenons bien qu'elle peut l'être dans un grand nombre de cas, mais l'est-elle réellement dans les Fièvres Aigues Nerveuses, les Lentes Nerveuses, les Intermittentes Pernicieuses? Dans celles-ci l'on devroit, d'après cette théorie, proscrire l'emploi des moyens héroïques qui les combattent, et les respecter comme un effort salutaire d'un Être prévoyant.

Suivant la définition de Galien, il faudroit dire, que la Fièvre existe dans plusieurs circonstances de l'état de santé, où il y a occasionnellement augmentation de chaleur (1), comme à la suite des mouvemens forcés, après les exercices violens, dans les émotions vives de l'ame, etc.; et qu'elle n'existe point dans les Fièvres Algides, les Lypiriques, les Épiales, etc., puisqu'elles s'accompagnent, durant tout leur cours, d'une diminution sensible de la chaleur, et même quelquefois d'un froid considérable. Il faudroit aussi regarder le premier stade de la Fièvre, qui est marqué par le froid, comme lui étant étranger et n'en faisant nullement partie (2). Enfin il faudroit croire que la Fièvre existe chez des malades qui en sont cependant entièrement guéris, soit

---

(1) Grimaud, il est vrai, a tâché d'excuser Galien, en disant qu'il n'avoit point voulu désigner par le mot *chaleur*, la sensation produite en nous par l'Agent de la chaleur physique, mais bien l'effet de l'action augmentée des Forces Vitales dont il plaçoit le siége au cœur; ce qui réduisoit sa définition à l'augmentation des forces et des mouvemens. Cependant, comme dit le Professeur Dumas (Mém. sur la Fièvre), l'interprétation de Grimaud ne peut mettre Galien à l'abri du reproche, que lui fait M. Coray, d'avoir laissé quelque chose d'obscur et de vague dans sa définition, en n'assignant point un sens assez déterminé au mot *chaleur*, lorsqu'il l'emploie pour exprimer le caractère distinctif de la Fièvre.

(2) C'est ce qu'a fait Fernel : *Rigor horrorve Intermittentium Febrium, tametsi accessionis est initium, Febris tamen haudquaquam censeri potest, quòd nondùm sit calor insensus. (Pathologia, Lib. IV. de Febribus, Cap. 1).*

par la Nature, soit par l'Art, puisque, d'après les observations de De Haën (1) et de Galien lui-même (2), la chaleur se soutient durant quelques jours après, à quatre ou cinq degrés au-dessus de son intensité naturelle.

La définition de Boerhaave est encore plus vicieuse que celle-ci. En effet, rien n'est plus variable que le pouls dans son rhythme (3). Il est différent suivant l'âge, le sexe, le tempérament de chaque individu. La plus légère passion l'altère, en retarde ou en accélère les mouvemens. La colère, par exemple, ainsi que l'a expérimenté Zimmermann, porte les pulsations, dans un temps donné, au-dessus même de l'altération, en fréquence, que produit ordinairement la Fièvre la plus violente (4).

L'intensité du pouls n'est point égale dans tous les temps de l'accès pyrétique. Dans son principe, loin d'être plus fréquent et plus fort que dans l'état naturel, il est rare et concentré.

Hippocrate a vu l'existence de la Fièvre avec la lenteur et la rareté du pouls, dans la Fièvre Aiguë de Zoïle, dans la Fièvre Continue de Pythodore, et dans celle du fils d'Eratolaüs (5).

---

(1) *Ratio Medendi.*

(2) *Method. Medendi.*

(3) C'est ce qu'avoit très-bien observé Celse. *Venis enim maximè credimus*, dit cet Auteur élégant, *fallacissimæ rei; quia sæpè istæ lentiores celeriores ve sunt et ætate, et sexu et corporum naturâ. Et plerumque satis sano corpore, si stomachus infirmus, eæ nonnunquam etiam incipiente Febre, subeunt et quiescunt: ut imbecillus is videri possit, cui facilè laturo gravis instat accessio. Contrà sæpè eas concitat et resolvit sol, et balneum et exercitatio, et metus et ira et quilibet alius animi affectus.* (*De Re Medicâ, Lib. III, Cap. II, Sect. IV. Parisiis, Didot Junior.* 1772.)

(4) Elles vont jusqu'à cent quarante et plus dans une minute. (Traité de l'Expérience en Médecine, Tom. III, Liv. V, Chap. XI.)

(5) *Zoïli Fabri pulsi tremuli et tardi. . . . cum Febre acutâ* (*Epid. Lib. IV.*) *Pythodoro eodem tempore Febris continua. . . . obscura erat, et ipse sanus videbatur..... Eratolai filius Febricula non adesse videbatur, adeò obscura erat.* (*Epid. Lib. VII.*).

Ces observations précieuses ont été confirmées par Galien (1) et par l'illustre Sarcone, qui a consigné, dans son bel Ouvrage pratique sur les maladies de Naples, un chapitre entier sur cette matière (2). Il a eu occasion de trouver, chez certains malades, atteints de la Fièvre Rhumatique, le pouls lent et rare à un tel point, qu'il ne donnoit que quarante pulsations dans une minute, et qu'il étoit plus fréquent dans les rémissions. Ce n'étoit qu'aux autres symptômes, comme la rougeur de la face, les bâillemens, les anxiétés, etc., qu'il reconnoissoit l'invasion de chaque Paroxisme. « E ciocchè meritava espressa considerazione si era, » che il loro polso per lo più era lentissimo, tardo, e non dava » ne' più robusti quaranta pulsazioni in un minuto primo : con » la circonstanza, che il polso era più sollecito nelle remissioni, » che nel principio delle accessioni, l'ingresso delle quali era » sensibilmente dichiarato dalle macchie rubiconde del volto, dal » cresciuto turbamento degli occhi, dal respirare, che diventava » sospiroso e raro, da un facile sbadigliare, e da un accrescimento » d'interna inquietudine (3). » Ces observations ont été confirmées encorepar celles de Werlhof, de Torti, de Morton, de Forestus, de Riviere, de Prosper Alpin, de Sydenham, de De Haën, de Pringle, etc., etc.

L'on peut conclure de cette masse d'objections tirées des faits physiologiques et pathologiques rapportés ici, d'après les Auteurs les plus respectables, que toutes les définitions qu'on a données de la Fièvre sont mauvaises ; les unes ayant pour base des principes hypothétiques, et les autres des caractères insuffisans.

Je doute fort que dans l'état actuel de nos connoissances, on en puisse donner une bonne. Elle aura toujours les défauts de

---

(1) *Meth. Medendi.* --- *De Præcogn. ex Pulsib.*, *Lib. III Cap. III.*

(2) Istoria Ragionata de' Mali, di Napoli, nell' Anno 1764, Tom. II, §. 357 & 669, e seguenti.

(3) Luogo citato, §. 579.

celles dont j'ai déjà parlé ; car la Définition n'étant, en elle-même, qu'une formule par laquelle on fait connoître, en quelques mots, soit la nature ou l'essence d'un sujet, soit ses propriétés ou ses attributs ; si l'on en donne une qui explique la nature ou l'essence de la Fièvre, elle sera hypothétique, puisque cette nature nous est inconnue (1) ; et si elle en fait connoître les propriétés, elle ne renfermera qu'une partie des caractères distinctifs, puisqu'il est impossible d'exposer, en quelques mots, tous les phénomèmes dont l'ensemble constitue la Fièvre.

Que faut-il donc faire lorsqu'on ne peut définir une chose, de manière à en donner une idée exacte ? A l'exemple des meilleurs Métaphysiciens, on doit substituer à la Définition, l'Analyse ou l'énumération de toutes les propriétés de la chose elle-même, et la décrire comme nous la voyons (2).

Ainsi, pour répondre à ces questions : qu'est-ce que la Fièvre? Quand est-ce qu'il y a Fièvre chez un malade? Nous ferons ici l'application de cette méthode, et telle sera la marche que nous nous tracerons : nous décrirons tous les phénomènes qui se présentent dans le cours de ce qu'on nomme *Accès de Fièvre Intermittente simple*, (personne ne doute, j'espère, que pendant cet Accès, il n'y ait réellement Fièvre) ; mais comme le mot Fièvre a été employé pour désigner une infinité de maladies, il faut décrire aussi chacune d'elles en particulier, et la mettre ensuite à côté de l'Accès que nous prendrons pour terme de comparaison, puisque nous avons dit qu'il renfermoit en lui les phénomènes constitutifs de l'acte fébrile. C'est ce qui formera une histoire comparée des Fièvres, dont je ne présenterai ici que les résultats ; ils feront voir que la Fièvre est une affection du corps vivant, que l'on peut concevoir, par abstraction, comme élémentaire,

---

(1) *Quia abdita habetur natura summâ ope cavendum ab omni errore in illâ (Febre) indagandâ.* (Stoll. *Aph. de Febr.* 2).

(2) Condillac, Cours d'Études, Tom. 6, Chap. X. et suivans.

mais qu'on trouve, presque toujours, plus ou moins compliquée avec une infinité d'autres, qui en changent prodigieusement la forme.

Ces affections, que nous ne connoissons que par leurs effets, ont été regardées comme causes de la Fièvre, et ont servi, dans plusieurs Écoles, à leur faire donner les noms d'Inflammatoires, de Bilieuses, de Pituiteuses, etc.

§. III.

L'Accès a des annonces ou Prodromes qui en font prévoir l'apparition prochaine. Sans aucune cause apparente, le malade éprouve une sorte de somnolence avec bâillemens et pandiculations; vertiges; éblouissemens; horripilations ou sensations soudaines et très-passagères de froid, dans lesquelles le poil se hérisse, et la peau présente cette surface que l'on appelle *chair de poule.* Cette sensation devenant bientôt plus intense et plus soutenue, constitue *l'Horror.* Il y a alors constriction et décoloration totale de la peau; lividité des ongles; nausées; soif intense; douleurs vagues aux lombes et dans les membres; anorexie; respiration petite et fréquente: l'embonpoint des parties diminue; le pouls est petit et concentré, rare et vîte dans le premier moment; il devient ensuite très-fréquent (1); les excrétions se suspendent; les ulcères, si les malades en ont, se dessèchent; le froid augmentant toujours, les tremblemens convulsifs des membres et le claquement des dents se déclarent, et constituent le *Rigor.*

Au bout d'un certain temps, extrêmement variable, le froid diminue; il se suspend et fait place à une sensation de chaleur douce et agréable d'abord, mais qui, devenant bientôt excessive, est aussi pénible à supporter que le froid d'auparavant. Elle s'étend, d'une manière égale, des parties supérieures aux infé-

(1) Galien observe que la Systole l'emporte sur la Diastole.

rieures; le pouls se relève au même instant; il acquiert de la fréquence et de la force (1); les parties reprennent leur embonpoint, et vont même jusqu'à un certain degré de tuméfaction; la couleur naturelle reparoît, et devient d'un rouge plus intense; mais la peau reste encore sèche; la soif est la même, ainsi que l'état des excrétions.

Enfin la soif disparoît; la chaleur se radoucit; la peau s'humecte, et sa distention diminue; le pouls se ramollit, et devient ondoyant; les excrétions se rétablissent; elles sont même augmentées, et une abondante sueur coule uniformément de toute la surface du corps, jusqu'au retour de l'état naturel (2).

Tel est l'ordre et la succession des phénomènes qui composent l'Accès de Fièvre Intermittente simple. Nous y voyons trois temps ou trois Stades distincts : le premier, depuis l'invasion de l'Accès jusqu'à la fin du froid; le second, depuis l'apparition de la chaleur jusqu'à celle de la sueur; et le troisième, depuis la sueur jusqu'à sa disparition totale.

Les symptômes essentiels ou caractéristiques du premier, sont : le froid, le resserrement de la peau, du tissu cellulaire, et des organes sécrétoires, et la concentration du pouls. Ceux du second : la chaleur, la dilatation du tissu cellulaire, la sécheresse de la peau, la constriction des organes sécrétoires, ainsi que l'accélération et la fréquence du pouls. Ceux du troisième : la chaleur ainsi que le relâchement général, et la liberté des organes sécrétoires.

Je désignerai la collection ou le système des symptômes qui

---

(1) La contraction de l'artère cessant alors, le mouvement de Diastole s'exécute avec plus de rapidité que celui de Systole.

(2) Il suffit souvent qu'il y ait évacuation d'urine, quoique sans sueur, pour reconnoître la terminaison de l'Accès. C'est ce qui n'avoit point échappé à Hippocrate. *Postquam verò calor ad pedes descendit, et urina progressa est, etiamsi non sudavit, omnia desinunt. (De Victus Ratione in Acutis).*

caractérisent

caractérisent chacun des trois stades de la Fièvre, par les expressions suivantes : 1.° Période de Spasme ou de Concentration ; 2.° Période de Réaction ou de Balancement ; 3.° Période de Détente.

Je vais tâcher de justifier ces dénominations, en prouvant que tous les symptômes de la Fièvre sont dus aux états qu'elles représentent.

Le froid du premier période est loin d'être causé par une soustraction réelle de calorique du corps, puisqu'il peut y avoir alors augmentation de la chaleur physique, comme le prouvent les expériences de MM. De Haën, Hume et De Haller (1). Aussi l'effet de l'application externe de la chaleur est entièrement nul ; et s'il est quelques moyens desquels on puisse attendre du succès, il faut les chercher parmi ceux qui sont propres à hâter l'apparition du second stade.

Les Auteurs ont expliqué diversement la cause de cette sensation. Galien l'attribue au mouvement accéléré d'humeurs excrémentitielles irritantes, ou même crues, et confusément agitées : *Mordentium excrementorum, aut etiam crudorum humorum, confertim actorum citatior motus.* (*Method. Medendi. Lib. X.*)

Van Helmont, ne faisant point attention à la co-existence réelle de la chaleur physique, et de la sensation de froid que le Malade éprouve, se contente de dire que le froid est excité par l'Archée, qui s'en sert pour expulser son ennemi par de fortes secousses, ainsi que l'araignée secoue sa toile pour en ôter les particules hétérogènes qui y sont tombées : *Intendit namque Archeus, per tremulos rigores excutere adhærens parti similari*

---

(1) Elles font voir que la chaleur, durant ce temps où le Malade se sent, pour ainsi dire gelé, demeure souvent à un degré égal à celui de la naturelle, (36.° du thermomètre de Farenheit), et qu'elle peut même le dépasser de douze ou treize degrés.

excrementum. Perinde quasi atque aranea suos quatit casses, atque rigore succutit, ut excutiat peregrinum, quod in illas incidit. (*De Febrib. Cap. IX, N.° 2.*)

Je passerai sous silence un grand nombre d'autres explications pour ne rapporter que celle du Professeur Grimaud, sans contredit la plus ingénieuse de toutes. Il rend raison de la sensation de froid, au moyen de l'association des idées. De même, dit-il, que l'homme qui a eu très-souvent en même temps des idées différentes, et qui se sont liées dans son esprit, à raison de leur simultanéité d'existence, lorsqu'il se trouve dans certaines circonstances qui lui procurent une de ces idées, est forcé, pour ainsi-dire, à reproduire celles qui accompagnoient la première; de même comme le froid, en agissant sur le corps, produit deux effets, le resserrement de la peau, et la sensation de froid, si, par une cause quelconque, l'un de ces effets est déterminé seul, l'autre doit l'être nécessairement par association d'idées, et sans avoir besoin d'une cause particulière (1).

Mon ami Lordat oppose à cette théorie une objection qui paroît importante. Il reproche à Grimaud d'avoir confondu l'association des idées avec l'association des sensations, ce qui n'est certainement pas la même chose.

Rien n'est plus incontestable que l'association des idées (2); mais est-il bien vrai que les sensations s'associent comme les idées? cela ne semble pas probable. Quand on s'est accoutumé à percevoir ensemble deux sensations, la présence de l'une d'entr'elles peut bien rappeler l'idée ou le souvenir de l'autre, mais

---

(1) Grimaud, Cours de Fièvres, Tom. 1, Pag. 102.

(2) Condillac, Art de Penser, Chap. V. De la Liaison des Idées, et de ses Effets.

Locke, Essai Philos. sur l'Entendement Humain, Tom. 3, Chap. XXXIII. Voyez le §. 6 de ce Chapitre, où il explique, comment se forment ces associations, et les §. 10, 11, 12, 13, 14, 15 et 16, où il en rapporte des exemples.

non pas la sensation elle-même. Ainsi, par exemple, si je me suis accoutumé à percevoir, en même temps, la sensation de la saveur du lait et celle de la vanille, lorsqu'on me présentera du lait sans ce parfum, j'éprouverai seulement la sensation que ce mets doit produire, et je me rappellerai, peut-être à regret, l'autre sensation qui rendoit celle-ci plus agréable; tandis que si le principe de l'association des sensations étoit vrai, je devrois être trompé, et ne pas m'apercevoir de cette séparation.

Ici la sensation de froid est très-réelle, et n'est point une idée. Comme cette sensation existe en même temps que le resserrement, et que d'ailleurs elle se retrouve avec lui dans le premier stade de la Digestion, je serois porté à croire que la constriction du tissu cellulaire peut produire, dans le système sensitif, la modification physique nécessaire pour déterminer la sensation de froid.

La soif peut être attribuée à la même cause que le froid (1). Cette sensation n'est déterminée en nous, dans l'état sain, que par le défaut d'humidité qui donne lieu à la sécheresse de l'œsophage. Dans toutes les circonstances maladives (quelles qu'en soient les causes) où cette sécheresse existe, la soif se fait sentir. C'est ce que l'on voit dans l'Ascite, à raison de l'afflux des humeurs vers le bas-ventre. Ici cette sécheresse de l'œsophage a lieu par l'effet du resserrement de sa membrane sécrétoire.

Tous les autres symptômes de ce stade sont susceptibles d'être ramenés également à la même cause; mais ce qui semble se refuser à cette explication, c'est l'espèce d'inappétence, de répugnance même pour les substances animales, que le Malade

---

(1) Les acides minéraux et les antispasmodiques peuvent seuls la calmer, comme l'avoit remarqué Van Helmont : *solet acidum sulfuris*, dit-il, *ejusmodi fallacem sitim delinire, non secùs atque aqua ignem extinguit. (de Febre, Cap. 1)*. Grimaud regarde cette soif comme analogue à celle que l'on éprouve dans les opérations chirurgicales extrêmement douloureuses, et dans les grands supplices.

éprouve alors. On peut la regarder comme dépendante de l'Instinct, ou de cette faculté qui, dans l'état de santé et dans l'état de maladie, nous dirige presqu'également vers ce qui est utile, et nous éloigne de ce qui peut être nuisible.

Le second période, caractérisé par la chaleur, offre la même singularité que le premier. En effet, le changement assez rapide du froid au chaud qui arrive dans ce moment, semble, au premier aspect, dépendre de l'action augmentée du calorique. Cependant la chaleur réelle et thermométrique du second stade est égale à celle du premier; quelquefois même elle est moindre. La cause ne doit donc en être attribuée qu'à la cessation du spasme ou du resserrement du tissu cellulaire, qui fait évanouir la modification frigorifique dont j'ai parlé, ainsi que la décoloration de la peau, et la petitesse concentrée du pouls. Mais comme cette cessation n'est point parfaite, et que la constriction des organes sécrétoires subsiste encore, il y a soif et sécheresse à la peau.

La sueur et le rétablissement des excrétions du troisième période, sont l'effet nécessaire de la détente générale des organes. Ces excrétions sont augmentées d'une manière proportionnelle au temps où elles ont été suspendues, toutes choses égales d'ailleurs.

Je passe maintenant à l'examen des résultats que j'ai obtenus de l'histoire de chaque Fièvre, comparée à celles de l'Accès que je viens de décrire.

§. IV.

L'Ephémère présente les mêmes symptômes que l'Accès pris pour modèle, et dans un même ordre; ils ont seulement, tantôt plus, tantôt moins d'intensité; la durée de la Fièvre est plus grande, à raison de la longueur de son second stade.

Les Synoques Simple et Inflammatoire offrent aussi la plus parfaite ressemblance avec lui, dans les symptômes et dans leur ordre ; mais elles vont jusqu'au septième et même jusqu'au quatorzième jour, et il n'y a pas proportion dans la longueur des stades. La Concentration ne dure que quelques heures ; le Balancement ou la Réaction se prolonge jusqu'au quatrième ou jusqu'au onzième jour, et la Détente dure trois ou quatre jours.

(Dans ces Fièvres, les stades peuvent varier beaucoup en longueur ; de manière que l'un d'entr'eux semble remplir toute la durée de la Fièvre. Ne pourroit-on pas tirer de là un moyen d'interpréter la division que les Anciens faisoient des Synoques ; division que la Pratique ne paroît pas confirmer, en prenant les mots dans un sens vulgaire? D'après Galien, ils en admettoient trois espèces : *l'Homotone* ou *Acmastique* (*Æqualis*), *l'Epacmastique*, ou *Anabatique*) (*Crescens*) et la *Paracmastique* (*Decrescens*) (1). L'Homotone semble être celle où le premier stade, ne faisant que se montrer, le second le remplace aussitôt, s'étend jusqu'au septième jour, et est suivi d'une détente de courte durée ; l'Epacmastique, celle où la Concentration se prolonge d'une manière extraordinaire, et la Paracmastique, qui est la plus commune, celle où la chaleur halitueuse se déclare depuis le commencement jusqu'au déclin).

Dans les Synéchées ou Rémittentes, on observe, si l'on peut parler ainsi, un long accès de Fièvre qui dure plusieurs semaines. Il est composé de stades semblables à ceux du modèle, quoiqu'infiniment plus prolongés : mais, à cet accès, s'en joignent d'autres qui sont, en quelque sorte, l'abrégé du grand, et qui reviennent périodiquement.

L'Hectique de Fernel débute par une indisposition qui peut être comparée aux Prodromes et à l'invasion d'un accès de Fièvre Intermittente. Lorqu'elle est confirmée, elle présente les symp-

(1) Castelli, *Lexicon.* -------- Gorræus, *de Definit.*

tômes du second stade, durant tout son cours, qui est de plusieurs mois; et si l'Art ne parvient pas à déterminer le stade de détente, le Malade périt.

L'Acte fébrile, tel que je viens de le décrire, se rencontre, non-seulement dans l'état pathologique, mais on le retrouve encore dans l'état physiologique, avec la même régularité, quoiqu'avec des symptômes si peu prononcés, qu'il ne cause aucune douleur, et qu'il se dérobe à l'attention ordinaire. La Digestion la plus facile présente toujours, au premier instant, un état de resserrement ou de condensation générale, marqué par de légers frissons et par la concentration du pouls; ensuite, une expansion caractérisée par la chaleur, la rougeur de la face, et un léger gonflement des parties molles (1); et une détente à la fin, annoncée par quelques légères excrétions.

Lorsque la Digestion est pénible, les phénomènes deviennent plus intenses, et se rapprochent davantage de l'état maladif. C'est ce que l'on éprouve, pour l'ordinaire, à l'issue d'un grand repas, où l'on a beaucoup mangé; c'est ce que l'on voit aussi habituellement chez les Hypocondriaques et les Dyspeptiques. Cette difficulté peut augmenter encore, et l'Acte fébrile se rapprocher plus alors de celui de l'état pathologique. C'étoit là le cas de l'Empereur Marc-Aurèle qui, au rapport de Galien, éprouvoit des symptômes semblables à ceux d'un accès de Fièvre, après chaque repas (2). Enfin l'indigestion cause la Fièvre Éphémère. C'est ainsi que, par des nuances imperceptibles, on peut passer, des phénomèmes les plus ordinaires de la santé, à ceux de la Fièvre la plus décidée : mais je reviens à la comparaison dont je m'occupois.

---

(1) Cet état est rendu bien sensible par les Observations intéressantes de l'Abbé de Fontenu, sur les variations de la longueur du corps. Il a vu que la colonne vertébrale acquéroit un allongement de quatre ou cinq lignes, durant le second période de la Digestion. (Mém. de l'Ac. des Sc. 1725.)

(2) Galenus, *de Præcogn. ex Puls. Cap. XI.*

Les Fièvres, que je vais parcourir à présent, n'ont pas une ressemblance aussi parfaite avec le modèle, que celles que nous avons déjà examinées.

Les Ardentes ne présentent pas toujours le premier stade. On diroit que la maladie débute par le second (1). Ici les symptômes sont d'une intensité extrême, et ils ne se montrent qu'avec le plus grand trouble, et même avec désordre.

Dans les Typhus et les Fièvres Phricodes, l'irrégularité est encore bien plus considérable, soit à l'égard de la succession des stades, soit à l'égard du peu de rapport des symptômes entr'eux.

L'Hélode des Anciens offre, dès son début, les symptômes du troisième stade, avec une dominance et une longueur pernicieuses.

Dans l'Epiale, au contraire, ce sont les symptômes du premier qui causent la perte du Malade, par leur durée et leur intensité.

Les conséquences que l'on peut tirer de ces résultats de la comparaison des Fièvres, sont les suivantes :

1.° La plupart des maladies qu'on nomme Fièvres, sont caractérisées par trois états ou modifications essentielles : la Concentration, la Réaction et la Détente, qui se présentent dans l'ordre que je viens d'énoncer, qui ont chacun un certain nombre de symptômes, et qui peuvent varier en durée, en intensité et en proportion.

2.° Il en est quelques-unes dans lesquelles ces trois états s'entremêlent, au lieu de présenter le même ordre que dans les précédentes.

3.° Il en est d'autres où il y a toujours absence de quelqu'un d'eux, et prédominance excessive d'un seul.

---

(1) « Ésta acomete de repente, y por lo comun sin frio, ni temblor de todo el » cuerpo. Al principio de la enfermedad se quexa el Paciente de un grande » calor de todo el cuerpo. » (Tratado de Calenturas del Doctor Don Andrés « Piquér. Cap. IV. §. I.)

4.° Celles qui ont les trois stades réguliers, sont moins dangereuses et plus naturelles que les autres. Celles-ci semblent anomales et tronquées. On peut regarder les unes comme le modèle primitif de la Fièvre ; et le danger qui accompagne les autres peut se calculer d'après la distance dont elles s'éloignent de l'état des premières.

5.° Puisque, dans l'état physiologique, on trouve des phénomènes analogues à ceux de la Fièvre, il faut, pour pouvoir déterminer l'existence de celle-ci, avoir égard à l'absence ou à la présence des causes qui déterminent ces phénomènes, aux sensations que le Malade éprouve, et à l'état des fonctions.

6.° La Fièvre ne consistant point dans un groupe de symptômes donnés, mais bien dans une succession de ces symptômes, il s'ensuit qu'un moyen sûr de reconnoître sa présence, lorsqu'elle existe depuis quelque temps, c'est de remonter aux phénomènes antécédens, de les comparer aux actuels, pour en former une histoire continue ; l'observation de ces derniers seuls étant insuffisante (1). Quant à la manière de la reconnoître dès son invasion, il suffit des considérations exposées au corollaire précédent.

§. V.

La Fièvre n'a pas toujours la même durée, ni le même ordre de succession dans ses phénomènes. Tantôt elle ne dure qu'un jour, ou sept, ou quatorze, ou vingt : dans les trois derniers cas, elle peut présenter une intensité égale depuis son invasion jusqu'à sa fin, ou bien des augmentations réglées, revenant, une fois ou deux, à des heures fixes, chaque jour, ou tous les deux

---

(1) *Etenim initium uniuscujusque morbi esse censuerunt Veteres, non primum illum simplicemque insultum duntaxat, sed temporis longitudinem latitudinemque notatu dignam ipsi tribuerunt.* (Galenus, *de Morb. Temp.*).

ou

ou trois jours. Tantôt après s'être montrée durant quelques heures seulement, une ou deux fois dans la journée, elle disparoît pour revenir de nouveau, soit le lendemain ou le surlendemain, ou le troisième jour après, à la même heure, et avec la même intensité que la première fois. Dans ces derniers cas, elle peut se terminer après un certain nombre de retours périodiques.

On a employé le mot *Type* pour désigner ces modifications diverses dans la forme et dans la durée. Lorsque la Fièvre ne cesse jamais, depuis son invasion jusqu'à sa terminaison parfaite, on dit que le type est *continu*; on dit, au contraire, qu'il est *intermittent*, si elle se suspend, durant un temps quelconque, pour reparoître ensuite à des époques fixes; et qu'il est *rémittent*, lorsque la Fièvre étant continue, elle éprouve des augmentations et des diminutions d'intensité réglées et alternatives.

Suivant l'intervalle qui se trouve entre l'invasion des accès, dans les Intermittentes, et des exacerbations dans les Rémittentes, on a établi des subdivisions dans le type, que l'on a désigné par les noms de *quotidien*, de *tierce*, de *quarte*, etc.

Ainsi, le type continu et le type intermittent, sont les deux seules formes des Fièvres. L'existence du type rémittent a été niée par Strack, qui l'a regardé comme tenant à l'intermittent. *Febres, quas Continuas Remittentes hodiè nominant, nihilominùs per se Intermittentes sunt.* Stoll, ainsi que quelques autres Médecins, le regardent comme une complication du type continu avec l'intermittent (1).

Cette différence dans le type a été diversement expliquée. Selon Juncker, elle est due au plus ou moins de besoin des mouvemens fébriles qu'a le corps pour se soulager. *Quandò*

---

(1) Continua Remittens consideranda tanquàm composita ex duabus Febribus : in has velut in duo elementa est dispescenda, Continuam et Intermittentem; quarum utraque in eodem homine, eodem tempore; ab eadem vel differentibus causis, epidemiæ genio, methodo medendi producta Remittentem facit. (Aph. 471).

caussa illa peccans celerem noxam corpori minatur, motus febriles sine remissione instituuntur; si verò paululùm tardiùs damnum inferre videtur, tunc, quia non adeò urget necessitas, per intervalla motus febriles opponuntur (1).

Deux Fièvres Rémittentes ou Intermittentes, soit de même type, soit de type différent, peuvent se réunir ensemble, et former alors ce que l'on nomme des Fièvres Rémittentes ou Intermittentes, Composées ou Proportionnées (2). Ces Fièvres, en général, sont plus dangereuses que les Fièvres simples.

Durant le cours de la même Fièvre Intermittente, il arrive souvent que le type change; c'est ce qu'on nomme *dégénération du type*. Les Tierces et les Quartes Intermittentes dégénèrent en Quotidiennes Intermittentes, celles-ci en Rémittentes, et les Rémittentes, à leur tour, en Continentes (3).

La constance qu'on a assez souvent remarquée dans les variations du type, suivant le changement de la cause essentielle, a fait dire qu'il y avoit une analogie entre le premier et celle-ci. Ainsi les Inflammatoires, les Ardentes, les Hectiques sont Continentes; les Gastriques, en général, sont Rémittentes. Dans celles-ci, les intervalles qui séparent les commencemens des exacerbations changent aussi suivant la différence des causes. Les Bilieuses ont le type tierce, et les Pituiteuses le quotidien ou le quarte (4). On croit encore s'être aperçu que la diversité de ces causes influe sur l'heure du début de la Fièvre. Ainsi, les Inflammatoires font leur invasion le matin; les Bilieuses, vers le milieu de la journée; et les Pituiteuses, le soir.

Les saisons et les âges influent aussi sur le type d'une manière

---

(1) *Loc. cit. Tabula* LX. §. IV.

(2) Borsieri appelle aussi *Proportionnées*, quoiqu'assez mal à propos, celles qui résultent de la réunion des Continues aux Intermittentes. (*Institut. Medic. Prac. de Febr. Cont. Comp.* §. DV.)

(3) Cullen, Méd. Prat. Tom. 1., Chap. 1., §. 31.

(4) Grimaud, Tom. II., Pag. 155,

médiate, puisqu'ils introduisent des changemens dans les Diathèses (1). C'est pourquoi l'on trouve plus fréquemment des Fièvres Continentes (Inflammatoires) au Printemps ; des Rémittentes et Intermittentes, Tierces ou doubles Tierces (Bilieuses) dans l'Été; des Intermittentes Quartes et des Rémittentes Quotidiennes (Pituiteuses) durant l'Automne et le commencement de l'Hiver (2); des Fièvres aiguës chez les jeunes gens; de plus longues chez les personnes d'un âge plus avancé : *juvenibus Febres acutæ. . . . . AEtate verò provectioribus diuturnæ magis. . . . .* (*Sect.* III, *Aph.* 27 *et* 29.)

Les Fièvres Intermittentes, quoiqu'ayant été guéries par le quinquina, sont assez sujettes à reparoître quelque temps après, sans cause apparente. On doit à Werlhof la connoissance exacte et précise de ces rechutes. Il a observé qu'elles avoient lieu dans des semaines qui gardoient entr'elles le même ordre que les jours des accès, lors de la première apparition de la Fièvre; de manière que si la Fièvre étoit Tierce, la rechute avoit lieu dans la seconde semaine qui suivoit la suppression, et qu'il y avoit une semaine entièrement libre; si la Fièvre étoit Quarte, il y avoit deux semaines libres, et rechute durant la troisième, etc. Cette observation importante avoit indiqué à Werlhof le temps le plus propice pour l'administration du quinquina. Il a nommé *Paroxistiques*, ces semaines où les rechutes ont lieu (3).

Un fait bien singulier dans l'histoire de la Fièvre, mais qui n'en est pas moins incontestable, c'est qu'elle peut être bornée à une

---

(1) *Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus; nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt, et exacerbantur.* (*Sect. III. Aph.* 19 *curante* Lorry.).

(2) *AEstate verò Febres Continuæ, et Ardentes, et Tertianæ plurimæ. . . . Autumno autem Febres Quartanæ et Erraticæ. . . .* (*Sect. III. Aph.* 21 *et* 22).

(3) Werlhof, *de Febribus, Sect. IV.* (Voyez les §. IV, V, VI et VII de cette Section.).

portion plus ou moins circonscrite du systéme, et attaquer, soit un membre, soit la moitié du corps seulement. Les exemples en sont nombreux. Le Professeur Fouquet nous en a rapporté quelques-uns. On peut en voir encore dans Van Swieten, dans De Haën, dans une Dissertation *de Homine Dextro et Sinistro*, consignée dans le *Thesaurus Pathologico-Therapeuticus* de Schlegel, etc. Ces Fièvres *locales* ou *partielles*, présentent presque toujours le même ordre de phénomènes que les Fièvres générales. Elles sont le plus souvent Intermittentes.

§. VI.

Il est certaines Fièvres appelées *Humorales*, qui présentent, dans leur cours, deux phénomèmes importans : la *Coction* et la *Crise*. Quoique liés à la Fièvre, et ne pouvant exister sans elle, ils n'en sont pas cependant phénomènes constituans et inséparables, de manière qu'elle ne puisse exister sans eux. . . . . Cette liaison m'oblige à m'arrêter un instant sur cet objet-là, afin d'examiner le rapport qu'il y a entr'eux et la Fièvre.

Les premiers Observateurs, voyant des maladies se terminer immédiatement après des évacuations d'humeurs, furent de suite portés, presque par une conséquence naturelle, à regarder ces humeurs comme la cause matérielle des maladies, où ces excrétions avoient lieu. Ils virent encore que, si elles se faisoient au commencement des maladies, celles-ci diminuoient quelquefois d'intensité ; ce qui confirmoit leur première idée.

Les humeurs qui s'évacuoient vers la fin des maladies, étoient douées de qualités que n'avoient pas celles qui étoient rendues dès le commencement. Les premières étoient liées et homogènes ; les autres ne l'étoient point. Alors on eut recours à l'analogie pour expliquer cette différence : on la trouva dans la Digestion. On compara l'état des humeurs évacuées au commencement des maladies, à celui des alimens introduits depuis peu dans l'estomac, et on l'appela *Crudité* : par opposition, on appela *Coction*

ou *Digestion* le passage de ces humeurs crues à l'état homogène, ou cuit, en le comparant au changement des alimens en un tout de même nature, dans le second période de la Digestion. Quant à la *Crise*, elle a été comparée à l'évacuation qui survient après la Digestion, quoique ce mot ait été employé, par les Anciens, d'après des idées particulières (1).

Cette opinion, qui fait regarder les humeurs comme la cause matérielle de certaines maladies, semble être prouvée par plusieurs faits, tels que la recrudescence des Péripneumonies, quand il y a suppression des crachats ; le prolongement des Fièvres exanthématiques, lorsque des circonstances s'opposent à l'éruption des Exanthèmes ; la cessation subite de l'appareil fébrile dans les Ephémères Gangréneuses, lorsque l'escarre est formée, etc. Mais, on peut toujours demander si cette matière évacuée n'est pas plutôt l'effet que la cause de la maladie. La solution de cette question ne sauroit guère être donnée, puisque ceux qui regardent les humeurs comme des effets de la maladie, ont des probabilités favorables à leur opinion, aussi bien que ceux qui sont de l'avis contraire.

Quoi qu'il en soit de ces Doctrines opposées, les faits démontrent l'existence réelle de ces humeurs à la fin des maladies, et nous pouvons suivre une série d'opérations qui précèdent leur expulsion critique. Le rapport ou la liaison de ces opérations avec la Fièvre est aussi prouvée. Ce rapport est tel que l'allongement ou l'abréviation de l'un des périodes de la Fièvre est accompagné d'un changement analogue dans l'opération de la Nature sur les humeurs. Ainsi, tant que dure le temps d'irritation de la Fièvre,

---

(1) Ce mot, dont l'Etymologie est grecque, signifie *Jugement*. Les Anciens s'en servirent pour désigner la terminaison de la maladie ; parce qu'ils regardoient celle-ci comme le combat ou la querelle d'une cause morbifique avec la Nature.

la Crudité persiste ; la Coction ne s'établit qu'au second stade ou au *Summum*, et la Crise a lieu avec la Détente.

C'est ce qui a fait regarder la Fièvre comme la cause immédiate ou l'agent de la Coction. On a dit que cet agent étoit mis en jeu par la Force Médicatrice, afin d'élaborer l'humeur morbifique, et la rendre propre à être assimilée en partie, ou à être expulsée en entier.

On ne sauroit guère conclure cependant que la Fièvre soit la cause de la Coction, de ce que les phénomènes de l'une coïncident avec les phénomènes de l'autre. En premier lieu, la Coction humorale n'est pas l'effet nécessaire de la Fièvre, puisqu'il est une infinité de Fièvres où il n'y a pas Coction. En second lieu, il paroît prouvé que la Coction peut se faire dans certains cas, et la Crise se commencer, quoique la Fièvre reste dans l'état où elle est ordinairement pendant la Crudité. Parmi les diverses autorités sur lesquelles je pourrois appuyer cette assertion, je choisis celle de Kloekhof : *neque tamen*, dit-il, *cuncta quæ diximus* (savoir les symptômes de Détente) *in omnibus ægris locum habent ; etiam de morbo resurrecturis. Symptomata memorata gravatorum hypochondriorum aliquando ad Crisin usque durant. Arteriæ, propinquâ etiam Crisi, non rarò durissimæ digitum exploratorem feriunt : imò, critico sudore nunc fluente, duros pulsus me deprehendisse puto. Tota cutis adusque criticas egestiones interdùm aret. Aliquando crassa pellis super cruorem, propè Crisin missum conspicitur* (1). Voyez encore le Mémoire cité du Professeur Dumas, pag. 22.

Je regarde donc cette opération humorale comme différente de l'action fébrile ; celle-ci la favorise sans doute ; mais l'une n'est point l'effet immédiat de l'autre : ce sont deux opérations qui se font en même temps.

Cette correspondance, qui existe entre la Fièvre et les opéra-

(1) Corn. Alb. Kloekhof, *Opuscula Medica. Dis. de Crisib. Pag.* 201.

tions de la Nature sur les humeurs, suffit pour faire conclure que le moyen de reconnoître la Crudité, la Coction et la Crise, c'est d'examiner quel est le stade actuel de la Fièvre. Les exceptions à cette correspondance, quoique suffisantes pour prouver que ces opérations ne sont pas le produit immédiat de la Fièvre, sont en trop petit nombre pour pouvoir ébranler la règle générale. La qualité des excrétions fournit encore une source de signes. Enfin il faut combiner tous ces moyens avec ceux que l'on tire de la Doctrine des jours critiques.

§. VII.

Je ne dirai rien sur les causes Procatartiques de la Fièvre. Celle-ci étant toujours excitée à l'occasion des diverses diathèses et des affections de tous les genres ; elle peut avoir, pour causes prédisposantes, toutes celles que ces affections reconnoissent.

La plupart des Auteurs se sont efforcés de déterminer les causes instrumentales de la Fièvre, c'est-à-dire, de découvrir quels étoient les phénomènes primitifs, d'où tous les autres découloient par la nécessité des lois physiques. Jusqu'à présent, leurs tentatives ont été sans succès, et le problème est encore à résoudre. Ce qui a dû, sans doute, s'opposer à sa solution, c'est qu'on n'a envisagé la Fièvre que dans des cas particuliers, au lieu de la considérer d'une manière beaucoup plus générale, en colligeant, au moyen de l'abstraction, les phénomènes essentiels qui la constituent (1).

La recherche de ces causes ne seroit certainement pas à dédaigner, quand même leur connoissance ne feroit qu'ajouter au petit nombre des vérités que l'on sait, elle auroit d'ailleurs une

---

(1) C'est-là le fondement de toutes les objections que Borsieri a opposées aux diverses théories qu'il examine. (*Loco, Cit. De Febre, generatim.* §. XV., XVI. *et sequent.*).

utilité directe pour la Pratique, en ce qu'elle nous fourniroit, peut-être, les moyens de modérer et d'exciter la Fièvre avec plus d'avantage et plus de sûreté. Mais l'inutilité des recherches qui ont été successivement faites jusqu'à ce jour, fait présumer que de nouveaux efforts ne seroient pas plus fructueux.

Il est un objet plus aisé, et tout aussi important à connoître que celui-là : c'est le rapport qui existe entre la Fièvre et les diverses autres affections du corps vivant. L'étude de ce rapport, n'étant fondée que sur l'observation, elle ne pourra point nous éclairer sur son essence, c'est-à-dire, nous montrer, dans l'une de ces affections, la cause *efficiente* de son influence sur l'autre; mais elle nous fera découvrir les lois selon lesquelles ces affections se lient, s'enchaînent ou se remplacent; et ces notions acquises, il sera moins difficile de nous élever à l'idée que l'on doit se faire de l'utilité de la Fièvre, du but qu'elle semble avoir, et des cas où il est avantageux de l'exciter ou de la réprimer.

Lorsque, par l'action trop forte et trop long-temps soutenue du froid, il survient un engourdissement à l'extérieur, qui annonce une mauvaise distribution dans les forces; une Fièvre Éphémère se déclare, et l'équilibre est rétabli.

Le soleil faisant une impression trop vive sur la tête, y détermine une fluxion accompagnée de céphalalgie et de vertiges; s'il se manifeste une Fièvre Ephémère, tout disparoît à sa suite.

Selon Hippocrate, si la Fièvre survient dans les Convulsions ou le Tétanos (1), dans le Volvulus (2), dans les douleurs des

---

(1) *A Convulsione aut Tetano d tento, Febris superveniens solvit morbum.* (*Sect. IV. Aph.* 57. *Curante* Lorry).

A Quartanis correpti, à Convulsione non admodùm corripiuntur, si verò priùs corripiuntur, et posteà Quartana supervenerit, liberantur, (*Sect. V. Aph.* 70).

(2) *Quibus ex urina stillicidio Volvulus supervenerit, in septem diebus pe-*

hypochondres

hypochondres (1), dans l'Apoplexie (2); ces affections sont heureusement terminées.

Donc, 1.° les maladies qui consistent dans une distribution vicieuse des forces accumulées en un seul point, excitent souvent une Fièvre qui en procure l'heureuse solution (3).

La suppression de la transpiration donne lieu à des maladies graves, qui peuvent varier selon la différence des dispositions; mais ces maladies ne seront pas produites, si la Fièvre vient à se déclarer immédiatement après, et qu'elle amène une sueur.

Si, au milieu des angoisses d'une indigestion, la Fièvre se développe, elle produit des mouvemens qui excitent le vomissement ou la diarrhée, dont l'effet est l'évacuation des matières indigestes, et le malade est aussitôt guéri.

Quand le corps a demeuré quelque temps exposé à l'impression de certaines émanations putrides, l'état de santé est altéré; et si la Fièvre survient, elle chasse au-dehors ces miasmes délé-

---

reunt, nisi Febre superveniente urinâ abundè fluxerit. (Sect. VI. Aph. 44.) Hippocrate parle ici du Volvulus déterminé par un spasme de la vessie qui agit sympathiquement sur les intestins.

(1) Quibus ad hypochondrium dolores fiunt absque inflammatione, his Febris superveniens solvit dolorem (Sect. VI. Aph. 40.).

Quibus hepar circum circà dolet, his Febris superveniens solvit dolorem. (Sect. VII. Aph. 52.).

(2) Si quis ebrius ex improviso mutus fiat, convulsus moritur nisi Febris corripuerit, aut ubi ad horam quâ crapulæ solvuntur pervenit, locutus fuerit. (Sect. V. Aph. 5.).

Quibus sanis dolores derepente fiunt in capite, et statim muti fiunt ac stertunt, in septem diebus pereunt, nisi Febris apprehenderit. (Sect. VI. Aph. 51.).

(3) Le Mathématicien Lahire fut sujet dans sa jeunesse à de violentes palpitations de cœur. Il en fut guéri par une Fièvre Quarte, à la suite de laquelle il jouit de la santé la plus parfaite. (Fontenelle, Eloge de Lahire).

tères qui avoient introduit, dans le système, une altération commençante.

Mon Père a vu survenir, pendant le troisième stade de certaines Fièvres Éphémères, qui s'étoient manifestées sans cause apparente, des escarres gangréneuses dans quelque point de la surface du corps (1). On ne peut méconnoître, dans ces Fièvres,

---

(1) Il a observé cette Fièvre Ephémère Gangréneuse, trois fois; en Février 1776, sur un homme âgé de quarante-deux ans, d'un tempérament bilioso-sanguin, sujet à quatre attaques régulières de Goutte chaque année; en Avril 1778, sur un homme âgé de soixante-trois ans, qui jouissoit habituellement d'une santé parfaite, et en Août 1779, sur une jeune Dame de vingt-un ans, très bien constituée à une légère diathèse scorbutique près. = La marche de la Fièvre étoit celle-ci: début spontanée, et sans cause apparente, vers l'entrée de la nuit; froid violent d'une heure environ; ensuite, rougeur de la face, et chaleur considérable, (chez le second malade, le visage fut très-pâle, et la tête affaissée); céphalalgie; sécheresse de la langue et de la peau; soif pressante; nausées; hoquet; yeux convulsifs; soubresauts des tendons; agitations, anxiétés générales; confusion, trouble dans les idées; (tous ces symptômes graves ne parurent point chez la Dame; ils furent remplacés par une hémorrhagie nasale d'un sang vermeil et très-clair.); huit heures après, douleur atroce avec chaleur âcre et brûlante, dans une partie quelconque de la surface du corps, (à la partie supérieure et interne de la cuisse gauche, chez le premier malade; au bas des fausses côtes du côté droit, chez le second; à la face interne de l'une des grandes lèvres chez la jeune Dame), et au même instant diminution commençante de tous les autres symptômes. Bientôt après, détente et formation d'une escarre gangréneuse, de deux ou trois pouces de circonférence à l'endroit douloureux. Tous les symptômes cessoient entièrement alors, et l'escarre achevoit de se former, sans s'accroître, à mesure que la détente annoncée par la sueur se rapprochoit de sa terminaison, qui avoit lieu au bout de vingt-quatre heures, à peu près, depuis l'invasion du froid; dès ce moment, les malades n'avoient plus de Fièvre; l'escarre étoit parfaite; elle se cernoit et tomboit quelques jours après. Il restoit ensuite une plaie qui, quoique assez grande, et avec déperdition de substance, se cicatrisoit sans obstacle, dans une vingtaine de jours plus ou moins. On ne donnoit durant l'accès que quelques légères tisanes acidulées: la plaie de l'escarre étoit pansée comme une plaie simple.

un effort salutaire de la Nature, dont le but étoit l'expulsion d'une matière vénéneuse, qui avoit pris naissance dans le corps.

Donc, 2.° dans bien des cas, des matières délétères, introduites dans le corps, excitent une Fièvre dont l'effet est de les chasser, et de rétablir la santé.

Dans les maladies dites Humorales, la rapidité et la lenteur de la Coction sont, le plus souvent, en rapport avec l'intensité de la Fièvre; si elle vient à languir ou à se supprimer, le malade se trouve dans un danger imminent. Nous en voyons des exemples dans la Rougeole, après l'éruption, et dans la Petite Vérole pendant la suppuration. On sait même que, dans ces cas, les moyens curatifs sont les excitans propres à ranimer la Fièvre.

Donc, 3.° la Fièvre, quoiqu'on ne puisse pas dire qu'elle est la cause immédiate de la Coction, est un moyen puissant d'excitation des forces Concoctrices.

Les maladies, dont la terminaison est retardée par la foiblesse ou la lenteur des mouvemens de la Nature, prennent une marche plus rapide, et ont une solution heureuse si la Fièvre vient se joindre à elles. Ce principe est une des bases du traitement des maladies chroniques. (Voyez la seconde partie du Mémoire sur

---

Je ne crois pas que cette Fièvre ait jamais été décrite par personne. Je ne saurois la rapporter qu'à une espèce d'Éphémère Maligne très-rare, appelée Gangréneuse, par Borsieri; mais elle en diffère, néanmoins, essentiellement, en ce que celle-ci cause toujours la mort, à la fin du paroxisme. (*Loc. cit. de Fb Cont. §. CCXX.*)

Le Professeur Broussonet qui doit publier un Ouvrage sur ce point intéressant et peu connu de Pyrétologie, m'a dit avoir également observé à l'Armée des Pyrénées Occidentales, des Fièvres Éphémères Gangréneuses, mais qui étoient toujours mortelles.

la Fièvre, du Professeur Dumas.) .Sauvages en fait l'application à une maladie aiguë, commune dans l'Inde, qu'il appelle *Typhus Exhaustorum*, provenant d'excès dans les plaisirs vénériens (1); et le Professeur Barthez, à certains cas de Goutte anomale ou interne, avec abattement des forces (2).

Dans les grandes plaies, de quelque genre qu'elles soient, on voit survenir une Fièvre que les Nosologistes ont appelée *Traumatique* ou *Vulnéraire* (3). On ne peut point méconnoître son utilité, quand on fait attention à la nécessité de l'Inflammation, pour la suppuration, dans les grandes plaies contuses, et de l'accroissement d'activité locale pour la Synthèse de celles faites par un instrument tranchant (4). Il n'est pas douteux que la Fièvre, dans ces plaies, ne soit l'excitateur employé par la Nature, car si elle ne survient pas, on voit les premieres se terminer par la gangrène, et les autres demeurer béantes.

Tous ces faits prouvent sans doute l'utilité de la Fièvre dans un grand nombre de maladies; et quoique ces cas ne compren-

---

(1) *Nec timendum est ne Febris et calor increscant cùm nihil ad illam curandam sit aptius.* (Sauvages *Nosol. Meth. Class.* 2, *Ord.* 1. *Gen. IV.*)

(2) Traité des Maladies Goutteuses. Tom. II. Liv. III. Chap. II. §. XVII.

(3) Sauvages. *Loc. cit. Class. Feb. Ord. I, Sp. VI.*

(4) *Ac ne Febris quidem terrere debet, si in magno vulnere, dum inflammatio est permanet*, a dit Celse; cependant il reconnoît que la Fièvre excitée par les plaies peut devenir dangereuse. Voici comme il s'explique à ce sujet : *illa pernicio'a est*, dit-il, *quæ vel levi vulneri supervenit, vel ultrà tempus inflammationis durat vel delirium movet.* (*Celsus, Loc. cit. Lib. V. Cap. XI. Sect. VIII.*). Cet Auteur n'auroit-il pas voulu parler des Fièvres Rémittentes Vulnéraires, dont le Professeur Dumas a indiqué le traitement dans un Mémoire inséré dans le quatrième Volume de ceux de la Société d'Émulation de Paris ?

nent point la Pathologie toute entière, ils sont assez multipliés cependant pour justifier les éloges qu'on a donnés à la Fièvre. Ils ont fait dire à Sydenham : *Natura Febrim accersit, solemnem nempè sibi machinam, ad sanguinem à materiâ aliquâ hostili et contrariâ intùs stabulante vindicandum* (1). *Summâ injuriâ*, disoit encore Stahl, *non solùm pro morbo, sed ipso solùm morbo et mortis autore proclamatur, cùm sit unicum salutaris spei et eventus subsidium et instrumentum.* La Fièvre est la langue dont se sert la Nature, a dit l'Auteur de l'*Idioma de la Naturaleza* : » La lengua, de que usa la Naturaleza, es » la Calentura ; si desde el principio es grande, y demasiada- » mente briosa, es senyal que està la Natureleza muy en si, y » que le sobran fuerzas para arrojar al enemigo que la inquieta (2). »

Cependant il est des restrictions à mettre à ces éloges; et les Auteurs même qui les ont donnés à la Fièvre, en ont dû sentir la nécessité dans leur Pratique. La Fièvre est une fonction pathologique, si l'on peut parler ainsi, très-fatigante pour le corps dans lequel elle a lieu. Elle n'est un bien que lorsqu'elle détruit un mal plus grand qu'elle.

Il arrive souvent que les Fièvres Ardentes dégénèrent en Hectiques, ou en Fièvres Quartes, comme l'observe Piquer. Les Gastriques se changent très-fréquemment en Intermittentes. Dans ce dernier cas la Fièvre est absolument inutile ; elle n'est que l'effet de l'habitude, et si on ne la combat par des moyens directs, elle peut devenir aussi funeste que l'affection qu'elle a faite disparoître.

La Fièvre est également nuisible lorsqu'elle déploie une intensité extraordinaire qui n'est pas en rapport avec la maladie qu'elle doit combattre ; intensité qui quelquefois l'éloigne de la régularité, et lui donne un caractère pernicieux. C'est ce qu'on voit dans

---

(1) *Tom. I. Tractatus de Podagrâ, Pag.* 315.

(2) Idioma de la Naturaleza, Libro Primero, Preliminar II.

les Fièvres Rémittentes Malignes, les Intermittentes Pernicieuses, les Inflammatoires portées à un très-haut degré, etc.

Enfin, lorsqu'elle n'a pas assez de force pour détruire la cause d'une maladie, elle ne fait qu'ajouter au danger par ses efforts imparfaits : c'est ce qui arrive, par exemple, dans les Fièvres Hectiques Syphillitiques.

On peut donc conclure : que la Fièvre est, en général, utile; qu'elle est le grand moyen Médicateur, employé par la Nature, pour la solution des maladies nerveuses; pour ranimer le système général des forces, et changer en aigu le mode chronique des maladies ; pour aider avantageusement l'acte de la Coction, ainsi que pour déterger les plaies contuses, et favoriser la réunion des blessures faites par les instrumens tranchans : mais qu'il y a cependant des circonstances où, soit par son excessive intensité, soit par sa foiblesse, son irrégularité ou sa durée, elle peut devenir extrêmement nuisible et dangereuse (1). Ainsi, les Appétits que la Nature nous a donnés pour notre conservation, peuvent causer notre perte, lorsque leur excès, leur affoiblissement ou leur dépravation détruit les rapports qui doivent régner entr'eux et nos besoins.

Je vais m'arrêter un instant à quelques réflexions touchant certains états particuliers qui peuvent accompagner et compliquer la Fièvre. Ce sont la *Putridité*, la *Malignité* et la *Contagion*.

---

(1) » The best Professors of the Art, both ancien and modern, believed a » Fever to be often necessary for the separation of the impure part of our » juices from the pure, ad consequently necessary in many cases for the » welfare of the body : but while this is admitted, is must likewise be owned, » that a Fever is the cause of many diseases, and frequently of death. (William Fordyce, on the Hectic Fever, Pag. 197.)

§. VIII.

Les Anciens appeloient *Putrides* toutes les Fièvres où il y avoit Coction et Crise : selon eux, toute Fièvre humorale étoit Putride.

Les Modernes disent qu'une Fièvre est Putride lorsqu'elle présente les symptômes suivans : prostration des forces; pouls petit, vite, intermittent; chaleur âcre; langue sèche, rôtie, enduite d'une croûte noirâtre (1); *lentores circà dentes*; pulvérulence des narines; face hippocratique; tuméfaction et chaleur aux hypochondres; froid aux extrémités, quelquefois avec sueur visqueuse; éruption de taches plus ou moins livides à la peau; fétidité extrême de toutes les excrétions; hémorrhagies fréquentes d'un sang vermeil et comme séreux.

A ces symptômes, s'en joignent quelquefois d'autres, tels que des tintemens d'oreilles, surdité plus ou moins complète; gêne dans les mouvemens de la déglutition; hoquet; soubresauts des tendons, etc. Leur inconstance, par rapport à la Putridité, me les fait regarder comme non-essentiels et appartenant plus particulièrement à la Malignité qui semble se joindre alors à la Putridité proprement dite.

Les causes Procatartiques qui amènent la Putridité, sont une constitution de l'air excessivement chaude et sèche, qui règne

---

(1) Le Docteur Fordyce, dans la description exacte qu'il donne des symptômes que présente la langue dans la Fièvre Putride, en ajoute, à ceux-ci, un que j'ai eu occasion de remarquer quelquefois : c'est la rétraction de la langue, et l'impossibilité où est le Malade de l'étendre : » But where, dit-il, the » tongue is of a brown or black colour, scored like a broiled gizzard, *quite* » *dry*, *and out of the power of the patient to extend it*, the juices are in » their highest degree of putrefaction, and it is almost universally a mortal » symptom. » (William's Fordyce's a New Inquiry into the Causes, Symptoms, and Cure, of Putrid an Inflammatory Fevers, Chap. I, Sect. X. London.).

pendant fort long-temps ; la viciation de l'Athmosphère, par des substances animales en putréfaction ; le régime animal de mauvaise qualité ; l'abus des boissons échauffantes, etc.

Mais, quel est l'état du corps vivant qui donne lieu à ce phénomène? Pour répondre à cette question, je dois remonter à l'idée que Stahl s'étoit faite de la Vie : selon lui, la Force Vitale est cette propriété qui préserve le corps, très-corruptible, eu égard à sa composition chimique, de la décomposition que tendent à en opérer les agens au milieu desquels il se trouve plongé. Tant que cette force s'exerce en entier, elle enchaîne, pour ainsi-dire, elle unit intimement les élémens constitutifs du corps. Si, par une cause quelconque, elle vient à s'affoiblir, alors l'union cesse, et il y a nécessairement décomposition. Mais cette décomposition n'est pas si prompte qu'il n'y ait entr'elle et l'état naturel préexistant, un état intermédiaire ; c'est-à-dire, une tendance extrême à la décomposition prochaine qui n'a pas encore lieu. Cet état intermédiaire est le premier effet de l'affoiblissement du lien vital : il a une existence réelle ; car, si l'on observe, par exemple, les phénomènes qui ont lieu dans les cadavres de deux hommes, dont l'un auroit subi une mort violente, et dont l'autre seroit mort de la Peste, on voit le premier se corrompre beaucoup plus tard que le second. C'est ce qui prouve qu'il y avoit, chez l'un, intégrité parfaite de la force qui unit les parties, et que, chez l'autre, la maladie ayant affoibli cette force, il y avoit tendance à la décomposition qui s'est effectuée avec la plus grande promptitude.

L'état du corps vivant, lorsqu'il présente cette collection de symptômes que nous nommons Putridité, offre bien évidemment cette tendance à la décomposition causée par l'affoiblissement du *Nexus* vital. La Putréfaction rapide des excrétions, du moment qu'elles ont été soumises au contact de l'air ; la foiblesse du tissu des solides, caractérisée par les hémorrhagies fréquentes et par la formation des ecchymoses ; l'état du sang qui est sensiblement altéré dans sa consistance et sa couleur, etc., en sont une preuve certaine.

J'ai

J'ai considéré la Putridité comme un accident des Fièvres. Cette manière de voir est autorisée par la distinction que l'on peut faire, dans la plupart des cas, des phénomènes qui caractérisent cet état d'avec ceux de la Fièvre, à laquelle il se joint.

Existe-t-il une Fièvre dont le caractère essentiel soit la Putridité, et à laquelle on puisse donner le nom de Putride exquise? Pour décider cette question, je ne m'appuie point de l'autorité de beaucoup de Médecins qui ont décrit, sous le nom de Fièvres Putrides, des maladies fort différentes; mais celle du Professeur Pinel est d'un autre poids, puisqu'il s'est attaché principalement à distinguer, par l'analyse, les divers élémens des maladies composées. Or, il admet une Fièvre Putride essentielle qu'il décrit et qu'il nomme Adynamique. Je l'adopte sur la foi d'un Praticien aussi éclairé.

Je ne pense pas cependant, comme lui, que toute Fièvre compliquée de Putridité soit la réunion de cette même Fièvre avec l'Adynamique. Je distingue la complication qui résulte de la jonction de la Putridité aux divers genres de Fièvres, d'avec celle que produiroit l'Adynamique, en se réunissant à ces mêmes genres; car la Putridité peut exister indépendamment de cette Fièvre Adynamique : c'est ce qui a lieu, je crois, dans la Bilieuse Putride des premières voies. (Voyez Tissot, *Febris Biliosæ Lausanensis.*).

§. IX.

Comme le mot Malignité a été employé pour désigner divers états accidentels dans les maladies, il faut comparer ces états entr'eux, afin que, réunissant ce qu'ils ont de commun, on puisse déterminer le sens qu'on doit donner à ce mot.

On dit que la Malignité existe dans les Fièvres Continues lorsqu'il y a résolution des forces; agitation des sens; délire; carpologie; veilles ou assoupissemens continuels; hoquet; soubresauts des tendons; pouls petit, foible, conservant un rhythme presque na-

turel; urines aqueuses; absence de la soif, malgré la sécheresse extrême de la langue, qui est noire, tremblante, et que le Malade oublie de retirer lorsqu'il la sort, ou soif intense malgré l'humidité de la bouche; altération des yeux dans leur expression, de manière qu'ils ne sont point en rapport avec les sentimens que paroît éprouver le Malade, lequel, d'ailleurs, témoigne la plus parfaite insensibilité sur son état.

On appelle encore Malignes des Fièvres Intermittentes caractérisées, dans leurs paroxismes, par un symptôme extrêmement grave (1), qui, n'étant point en rapport avec la Fièvre, attire toute l'attention du Médecin, et fait que celui-ci néglige quelquefois l'état fébrile, et ne le reconnoît qu'à la périodicité, ou au retour réglé de ce même symptôme.

Je ne vois d'autre ressemblance, entre ces deux états comparés, que le défaut de rapport ou d'harmonie des symptômes qui se remarque dans l'un et l'autre cas. Ce défaut de rapport des symptômes consiste en ce que les uns, comme l'état du pouls, celui des excrétions, etc., ne donnent que des signes rassurans, et qu'ils n'indiquent rien de fâcheux: et que les autres, comme le délire, les soubresauts des tendons, etc., en fournissent de très-sinistres. Si l'on n'a égard qu'aux premiers, les maladies paroissent peu dangereuses quoiqu'elles le soient beaucoup en effet. C'est de cette apparence trompeuse de bénignité, dit Piquer, qu'on les a appelées *Malignes*, d'après la comparaison qu'on en a faite avec la physionomie de certains hommes (2).

Ce caractère de la Malignité constitue la différence qui existe

---

(1) Pour que ce symptôme puisse être appelé Malin ou Pernicieux, il ne faut pas qu'il soit habituel, ni qu'il tienne à aucune cause apparente.

(2) » La llamaban *Maligna*, tomando la denominacion de algunos hombres, » que manifiestan per defuera un buen semblante, y todas sus operaciones » andan juntas con malicia. » (Calenturas, Cap. VI.).

entr'elle et l'État Nerveux proprement dit. Dans cet état, il y a des symptômes généraux d'Atonie ou d'Hypertonie, mais sans Ataxie.

Si nous considérons une Fièvre régulière comme une fonction à l'exécution de laquelle tous les systèmes d'organes doivent concourir, nous pourrons former une conjecture vraisemblable sur la nature de la Malignité. Tant que ce concours d'action de tous les organes ne sera point détruit, la maladie sera bien ordonnée; mais si les sympathies qui unissent les systèmes de ces organes cessent, ainsi que leurs synergies, les efforts ne s'opérant plus d'après le *consensus* général, se portent vicieusement sur tel ou tel système d'une manière isolée, sans s'étendre jusqu'aux autres, et la Maladie devient irrégulière (1). Cette lésion des sympathies est due ordinairement à la résolution des forces (2). Aussi remarque-t-on la Malignité, dans les Fièvres, chez les personnes qui ont été exposées à l'action soutenue des causes énervantes.

On peut se proposer, au sujet de la Malignité, la même question que celle que j'ai déjà cherché à résoudre sur la Putridité. Mon sentiment sur cette matière est conforme à celui que j'ai exposé sur l'autre. Je pense, d'après Selle et Pinel, qu'il est une Fièvre Ataxique ou Maligne essentielle; mais cela ne m'empêche pas pourtant de regarder la Malignité comme un accident qui peut se joindre à toutes les Fièvres.

§. X.

On appelle Contagion, dans les maladies, un état particulier qui les rend susceptibles de se communiquer à des sujets sains, au moyen du contact d'une matière qui se forme dans des corps malades, et qui en émane, soit pendant la vie, soit après la mort. Cet état peut exister dans certaines Fièvres (qu'on devroit

---

(1) Barthez, Science de l'Homme, Chap. XII, Sect. I, Art. II, Pag. 59 et 60.
(2) Barthez, lieu cité.

appeler plutôt Fièvres avec Contagion, que Fièvres Contagieuses) non comme leur étant essentiel, mais comme un accident surajouté, et l'on doit regarder la matière contagieuse comme le moyen de propagation d'une maladie qui excite, en ceux qu'elle attaque, non une Fièvre *sui generis*, mais celle à laquelle ils étoient déjà disposés. S'il étoit vrai, en effet, que la Fièvre elle-même fût contagieuse, elle se présenteroit chez tous les Malades avec un type égal et constant; ce qui n'est pas, comme le prouvent les observations de Lind (1) et de Chicoyneau (2) : en sorte qu'on peut avancer que c'est la maladie qui excite la Fièvre qui est contagieuse, et non la Fièvre elle-même. De-là vient la différence des traitemens que les Médecins sont obligés d'adopter quelquefois dans la même Pandémie, suivant les circonstances locales et individuelles. Les uns employent, avec succès, les évacuans; d'autres la saignée; d'autres le quinquina; ce qui fait voir qu'ils ont à combattre, tantôt des Fièvres Bilieuses, tantôt des Fièvres Inflammatoires, tantôt des Fièvres Rémittentes, jointes à la maladie contagieuse. Je conçois cependant que si la matière de la contagion agit sur des individus qui ne sont disposés à aucune Fièvre particulière, elle peut en exciter une qui sera toujours la même : mais ces cas sont infiniment rares.

La Putridité, la Malignité et la Contagion peuvent se joindre à toutes les espèces de Fièvres. Cependant il en est parmi ces

---

(1) » Il paroît que les Fièvres connues sous différentes dénominations, et qui » sont d'espèces très-différentes, peuvent être occasionnées par la Contagion. » (Premier Mémoire sur les Fièvres et sur la Contagion, Traduction du Professeur Fouquet, Pag. 59.)

(2) Ce Médecin observa, à Marseille, quelques cas de Peste, de la même nature que celle qui y régnoit universellement, qui s'accompagnoient, non d'une Fièvre Continue, comme cela arrive presque toujours, mais d'une Rémittente Amphimérine. Sauvages s'est fondé sur cette observation pour établir sa neuvième espèce de Peste, sous le nom de *Pestis Remittens*. (*Loc. cit. Clas. III. Ord. I. Gen. I. Spec. X.*).

dernières qui s'accompagnent plus particulièrement de l'une de ces complications que des autres. Ainsi, l'on remarque plus fréquemment la Putridité dans les Fièvres avec Coction et Crise; la Malignité, dans les Fièvres Nerveuses, la Contagion dans les Malignes. Il faut faire attention aussi que ces trois états, loin de s'exclure entr'eux, peuvent exister simultanément.

Après avoir ainsi exposé mes vues sur la Fièvre dans son état de simplicité, et lorsqu'elle est jointe aux affections principales qui la compliquent, j'aurois dû tracer les règles Thérapeutiques que le Médecin doit suivre pour exciter la Fièvre quand elle est utile, et pour la modérer lorsqu'elle a trop d'intensité, sans être cependant nuisible; ainsi que pour la combattre lorsqu'elle ne tend qu'à causer le trouble ou la mort.

Les principes généraux sur lesquels doit reposer la Thérapeutique des Fièvres, découlent naturellement des conséquences que m'ont fournies les considérations exposées plus haut, sur la distinction des cas où la Fièvre est utile ou dangereuse. Je voulois en présenter ici un aperçu, mais j'ai reconnu, en y travaillant, combien étoit grande l'étendue de cette matière importante. J'ai cru, au reste, pouvoir la négliger sans être sujet à répréhension, puisque je n'ai voulu, dans mon Essai, qu'exposer des Considérations Nosologiques et Pathologiques sur la Fièvre.

Je terminerai par quelques détails sur les Classifications Pyrétologiques.

§. XI.

Quoique la Fièvre puisse être considérée, par abstraction, comme un acte particulier, et toujours le même quant à son essence; néanmoins les divers états maladifs qu'elle combat lui font prendre des formes extrêmement variées, et l'on s'est accoutumé à donner le nom générique de *Fièvre* à toutes les maladies où l'acte fébrile entre comme élément principal.

Cette variété de forme des maladies fébriles, multipliant les

espèces à l'infini, on a reconnu la nécessité d'une classification pour en faciliter l'étude, en aidant la mémoire.

Plusieurs systèmes ont été donnés. Ils sont tous fondés sur le type ou sur la cause ; c'est-à-dire, que les uns ont pour base la forme et la longueur de ces affections, et les autres, cet état intérieur présumé qui provoque la Fièvre, et que celle-ci tend souvent à détruire.

Examinons les avantages et les inconvéniens respectifs de ces deux bases de classification. Je conviens qu'il doit exister un rapport entre le type de la Fièvre et l'état intérieur qui l'excite. C'est du moins ce qui est le plus conforme à la raison ; par conséquent il sembleroit que le type pût servir de base à une bonne classification. Mais comme le mot *type* comprend des circonstances qui ne sont point essentielles à la Fièvre, par exemple, la longueur, il s'ensuit que les divisions établies d'après cette base doivent être souvent vicieuses. D'ailleurs, dans le cas de complication, c'est souvent le type le plus apparent de la Fièvre qui est le moins en rapport avec la principale affection intérieure, dont toutes les autres dépendent. Ainsi, supposé que chez un individu quelconque, la diathèse inflammatoire vienne se joindre au Génie Intermittent (1); il arrivera que le premier décidera une Fièvre Intermittente, qui tiendra lieu de la Fièvre Inflammatoire, et qu'il faudra traiter par les anti-phlogistiques. Cependant, d'après la classification selon le type, il faudroit placer cette maladie à côté des Intermittentes exquises, que l'on traite par les fébrifuges. On voit que cette classification, malgré qu'elle soit raisonnable dans le fond, devient inutile pour la Pratique (2).

---

(1) J'emploie cette dénomination de *Génie Intermittent*, d'après la manière de raisonner de l'École de Montpellier ; c'est-à dire, pour désigner une cause de maladie, *sui generis*, qui m'est inconnue, mais dont je connois le spécifique.

(2) Je reconnois cependant que, dans les cas de complication, le type intermittent appartient à une famille de Maladies *sui generis*.

Quoique la considération expresse et spéciale du type n'indique pas toujours en elle-même la méthode curative ; comme il est assez généralement vrai que chaque état intérieur a une sorte de prédilection pour tel ou tel type, ainsi que je l'ai déjà dit, elle peut être utile sous le rapport séméiotique, et ne doit point être négligée, puisqu'elle sert à ajouter aux signes que fournit le système des symptômes de la Fièvre, pour en déterminer la nature ou la cause.

Quelques Auteurs, frappés des inconvéniens que présente cette base de classification, ont mieux aimé se servir de l'autre. Ils ont recueilli les symptômes concomitans de la Fièvre, dont ils ont fait des signes des diverses affections intérieures qui l'excitent ; et, prenant ces états intérieurs pour chefs des principales divisions, ils ont fondé les subdivisions sur le type. De cette manière, on n'a égard qu'à l'état intérieur dominant, et on néglige les causes accessoires auxquelles le type tient immédiatement.

Les avantages de cette classification sont évidens, puisque celui qui l'adopte voit, au même instant qu'il rapporte une Fièvre à la classe à laquelle elle appartient, le traitement qui lui est propre ; les Fièvres n'étant réunies que d'après la ressemblance de l'état intérieur qui les produit et qu'il s'agit de combattre. Elle constitue la méthode naturelle qui est, sans contredit, préférable. On lui reproche il est vrai d'être impraticable, parce qu'il est impossible d'avoir une idée claire de l'affection intérieure qui détermine la Fièvre. Mais quand il s'agit de classer des Êtres, il n'est pas nécessaire de connoître leur nature. Il s'agit de connoître leurs ressemblances et leurs différences ; or ces notions peuvent s'acquérir par divers moyens. Dans les maladies, la ressemblance des espèces peut être reconnue par l'identité des effets que les remèdes produisent sur elles. Les caractères que l'on obtient ainsi sont les plus importans à découvrir. Quand on est sûr d'eux, qu'importent les noms et la théorie ! C'est-là, au reste, la marche que mon ami Lordat m'a fait tenir dans l'étude de la Médecine, ainsi qu'à tous ses autres Élèves.

Les Auteurs qui ont donné les meilleures méthodes naturelles de classification, sont Selle et le Professeur Pinel. L'on peut cependant reprocher au premier de n'avoir pas atteint en entier le but qu'il s'étoit proposé. Il a pris, pour base de ses Ordres, le type; ainsi il n'a donné que des Genres naturels, et ses grandes divisions sont artificielles. Le Professeur Pinel a bien su éviter ce défaut assez notable, en établissant ses Classes et ses Ordres d'après la cause ou l'état intérieur. Mais il a fait aussi une omission importante, lorsqu'il a négligé ou méconnu le Génie Intermittent existant par lui-même, et qu'il ne l'a regardé que comme une forme des maladies bilieuses et pituiteuses (1).

§. XII.

Je vais tracer deux plans de classification des Fièvres ; l'un ayant pour base le type de ces affections, et l'autre leur cause intérieure présumée.

Je n'y comprendrai que les Fièvres Essentielles généralement reconnues par tous les Auteurs, et je négligerai celles qui ne sont que concomitantes d'une autre maladie, dont elles constituent un des symptômes. Ainsi je ne ferai pas, avec Zimmermann et Degner, un genre de Fièvres Dysentériques, ni avec Sydenham, un genre de Varioleuses, car ces sortes de Fièvres n'ont point des caractères qui leur soient propres, et qui diffèrent de ceux des Fièvres Essentielles, soit Inflammatoires, soit Bilieuses, soit Pituiteuses, soit Nerveuses. Ce ne sont jamais que ces dernières qui se joignent à la Dysenterie ou à la Petite Vérole, de manière cependant à présenter des complications de symptômes (2).

---

(1) Cette objection fait partie de quelques Réflexions Critiques sur l'Ouvrage estimable du Professeur Pinel, qui ont été présentées à la Société Médicale de Montpellier, par mon ami le Docteur Thomas, fils, Membre de la Société.

(2) C'est par la même raison que je ne parle point de la Fièvre Puerpérale, sur laquelle les Auteurs ont si diversement écrit. L'avis du plus grand nombre, CLASSI-

CLASSIFICATION

FONDÉE SUR LE TYPE.

On peut y admettre trois Classes générales, savoir :

1.° Les Continues.

2.° Les Intermittentes.

3.° Les Intermittentes qui tendent à la Continuité.

J'ai cru devoir ranger ces dernières dans une Classe à part, et ne pas les confondre avec les Continues et les Intermittentes proprement dites, puisqu'elles en diffèrent essentiellement par la tendance au changement de type, qui les caractérise et qui les distingue de celles des deux autres Classes.

Il faut bien se garder, au reste, d'assimiler ce changement de type à celui que présentent certaines Fièvres qui se compliquent ou se décompliquent. Dans ce dernier cas, ce n'est, par exemple, qu'une Intermittente Fausse ou Gastrique qui, après quelques accès, devient Rémittente par l'addition d'une Synoque ou d'une Fièvre Continue de même nature; au lieu que, dans le premier, ce sont des accès de Fièvre qui tendent à rentrer les uns dans les autres en hâtant leur invasion, et en prolongeant leur durée.

CLASSE PREMIÈRE.

CONTINUES.

Cette Classe renferme deux Ordres :

1.° Les Continues Continentes.

2.° Les Continues Rémittentes.

---

ou du moins des Médecins du plus grand poids, c'est que cette Fièvre ne constitue pas un genre particulier, mais qu'elle est, tantôt une Fièvre Inflammatoire, tantôt une Bilieuse, tantôt une Nerveuse, etc, occasionée par les dérangemens qui surviennent dans la formation du lait : circonstance qui complique cette Fièvre, et lui donne la forme qui lui est propre. (Voyez Selle, *Loc. cit. de Remitt. Puerper. Pag.* 179; et Stoll, *Rat. Med. Passim; et Aph.* 789, *De Febre Puerperali.)*

Il est des Auteurs qui ont nié l'existence des Fièvres Continentes, mais la division que j'admets ici n'est que relative. Toutes les Fièvres sont sujettes à des exacerbations qui tiennent à des causes extérieures, comme à l'influence de la lumière ou des choses non-naturelles. Ces exacerbations sont en rapport avec l'intensité et la variation de ces causes. Celles des Fièvres Rémittentes annoncées par des symptômes nerveux, qui affectent de la constance et de la périodicité, n'ont rien de commun avec ces augmentations passagères, sans régularité, des Fièvres Continues.

ORDRE PREMIER.

CONTINUES CONTINENTES.

Il comprendra quatre Genres :

1.° L'Éphémère.
2.° La Synoque.
3.° Le Typhus.
4.° L'Hectique.

GENRE PREMIER.

ÉPHÉMÈRE.

Ce Genre renfermera pour Espèces:

1.° L'Éphémère Simple. *Diaria* des Latins.

2.° L'Éphémère d'Indigestion. *Ephemera ex Crapulâ* de Sennert.

3.° L'Éphémère de Lait. *Ephemera Lactea* de Rivière. Fièvre de Lait. Poil de Lait.

4.° L'Éphémère avec Sueur. *Ephemera Sudatoria* de Sauvages. Suette Anglaise de Sennert et de Méad.

5.° L'Éphémère avec Gangrène.

Si je n'ai pas multiplié les Espèces de ce Genre autant que l'ont fait les Nosologistes, c'est parce que je crois que toutes les Éphémères produites par des causes externes différentes, sont les mêmes que l'Éphémère Simple, puisque, d'une fois qu'elles sont produites, elles ne sont plus sous la dépendance de ces mêmes causes : Ainsi l'Éphémère qui est causée par le froid ou par le chaud,

celle qui accompagne les blessures, l'éruption menstruelle dans certains cas, ne sont que des Éphémères Simples.

Certains Auteurs font deux Espèces des Éphémères de Lait : l'une qui accompagne la Galactose ou la formation du lait ; et l'autre qui a lieu par la suppression de cette liquenr, ou sa rétention dans les mamelles : affection qu'on nomme plus particulièrement *Poil de lait*. Borsieri regarde cette Fièvre Éphémère comme Rémittente.

On peut rapporter, à la cinquième Espèce de ce Genre, les Éphémères Gangréneuses Bénignes, observées par mon Père, et les Gangréneuses Malignes de Borsieri.

GENRE DEUXIÈME.

Synoque.

Il renferme trois Espèces :

1.° La Synoque Simple. *Synochus Imputris* de Galien. Éphémère Prolongée. Continente Inflammatoire de Selle.

2.° La Synoque Putride. Inflammatoire Exquise. *Synocha Putrida* de Sennert.

3.° La Synoque Ardente. Bilieuse Générale, *Causus* ou *Febris Causodes* d'Hippocrate. Synoque Bilieuse de Sennert.

J'ai compris dans ce Genre, sous le nom commun de *Synoque*, les Synoques proprement dites, qui ne durent que sept jours, et les *Synochus*, qui vont jusqu'au quatorzième. La durée de ces Fièvres n'est pas assez constante pour que chacune d'elles se termine exactement à l'époque assignée par les Auteurs. Aussi les a-t-on souvent confondues en les désignant, tantôt sous le nom de Synoques, tantôt sous celui de *Synochus*.

Quoique Selle ait appelé Continente Inflammatoire la Synoque non-Putride, je crois que cette Fièvre n'est qu'une Inflammation imminente, et que l'Exquise doit être rapportée à la Putride de Sennert. Celle-ci offre en effet les signes de Coction qui manquent à la première. On peut d'ailleurs, pour mieux se convaincre de la vérité, voir la description, l'ætiologie et le traitement qu'en donne ce dernier (1).

---

(1) *De Febribus*, *Lib. II. Cap. X.*

Stoll regarde l'Ardente comme une Fièvre composée de la Bilieuse, de l'Inflammatoire, et d'une Tierce Intermittente où le stade de froid manque (1). A l'exemple de Galien, de Piquer, de Grimaud, etc., je regarde cette Fièvre comme une Synoque Continue, *sui generis*.

GENRE TROISIÈME.

Typhus.

Les Espèces sont :

1.° La Fièvre des Prisons. Jail-Fever ou Hospital-Fever de Pringle. *Typhus Carcerum* de Sauvages. (On peut y rapporter aussi, d'après Pringle, la Fièvre Maligne de Hongrie.).

2.° La Fièvre Lente Nerveuse. Nervous-Fever de Huxham, *Typhus nervosus* de Sauvages. Hectique Maligne de Willis.

3°. La Fièvre Jaune d'Amérique. Yellow-Fever de Hillary. *Typhus Icterodes* de Sauvages. Maligne Bilieuse d'Amérique de Moultrie et de Lind.

4.° La Fièvre Nerveuse Aiguë. *Attacta Acuta* de Selle.

5.° La Fièvre Pituiteuse Générale de Grimaud. *Morbus Mucosus* de Roëderer et de Wagler.

6.° La Catarrhale Maligne. *Catarrhalis Maligna Germanorum* d'Eller.

Je n'ai point fait des Espèces particulières de la Fièvre des Camps, de celle des Vaisseaux et de la Nosocomiale, parce qu'elles sont absolument les mêmes que celle des Prisons : elles en ont les caractères et la durée ; on y voit, comme dans celle-ci, les symptômes de malignité ; elles sont contagieuses ; quelquefois elles viennent épidémiquement ; elles causent la mort au quatrième jour, etc. (Voyez Pringle, on the Diseases of the Army.).

---

(1) *Ea considera da, velut ex pluribus Febribus conflata, Biliosâ nempè et Inflammatoriâ, utrâque solito validiore, et acutiore quels junta Tertiana, stadio frigoris deficiente (Aph. de Feb.* 480.).

La Fièvre Nerveuse Aiguë de Selle, que j'ai comprise dans le Genre *Typhus*, ne devroit guère lui appartenir dans une classification fondée sur le type. Elle sembleroit se rapporter plutôt aux Synoques qui ne durent que sept jours, qu'aux *Typhus* qui vont jusqu'au vingt-unième. Mais peut-on placer à côté de l'Éphémère et de l'Inflammatoire qui présentent tant de simplicité et de régularité, une Fièvre essentiellement maligne. C'est encore un vice inévitable de la classification.

J'ai fait une Espèce à part de la Catarrhale Maligne, que Grimaud a réunie à la Fièvre Muqueuse de Wagler, car elle exige un traitement bien différent de celui de cette dernière (1).

GENRE QUATRIÈME.

Hectique.

Les Espèces de ce Genre sont :

1.° La Fièvre Hectique, par Spasme, de Fernel. Fièvre Lente.

2.° La Fièvre Hectique, par Atonie de Morton. Fièvre Lente.

Ces deux Espèces doivent être regardées comme seules essentielles, quoique Selle et Sauvages les aient négligées. Elles sont bien plus importantes, pour le Médecin, que le grand nombre de celles qu'on a faites. Ces espèces, comme la Chlorotique, la Syphillitique, la Scrophuleuse, la Vermineuse, ne sont toujours que la Fièvre Hectique par Spasme ou par Atonie, jointe, comme symptôme, à la Chlorose, à la Vérole, aux Écrouelles, à l'affection vermineuse.

Il ne faut pas confondre les Hectiques avec les Phthisiques : celles-ci, outre qu'elles s'accompagnent d'ulcère, sont Rémittentes Quotidiennes, au lieu que les Hectiques sont Continentes. Il est vrai que l'on y remarque des exacerbations après chaque repas ; mais cette circonstance ne doit être attribuée qu'à l'acte de la Digestion, puisque, si le Malade fait quatre repas dans le jour, par exemple, il éprouvera quatre exacerbations, et qu'il n'en éprouvera pas du tout, s'il garde une abstinence parfaite (2).

---

(1) Voyez, à ce sujet, ainsi que sur le type de cette Fièvre, Eller *de Cognoscendis Morbis præsertim Acutis*, *Sect. IV.*

(2) » Indeed it had a periodical increase, not from the Hectic itself, which

ORDRE DEUXIÈME.

Continues Rémittentes.

Il comprend deux Sous-Ordres :

1.° Les Rémittentes Simples.
2.° Les Rémittentes Composées.

La nécessité de cette distinction tient à ce que, d'une part, on voit des Fièvres Rémittentes qui présentent des exacerbations parfaitement semblables, soit quant à l'invasion, soit quant à la durée et à l'intensité des symptômes. Il en est d'autres dont les exacerbations voisines ne se ressemblent pas, mais il y ressemblance marquée entre celles qui sont éloignées et séparées les unes des autres par des intervalles réglés. Dans les unes, il existe une Fièvre unique, dans les autres, il y en a plusieurs qui présentent leurs paroxismes alternativement.

SOUS-ORDRE PREMIER.

Rémittentes simples.

Il renferme les Genres suivans :

1°. La Quotidienne ou Amphimérine.
2.° La Tierce ou Tritœophie de Galien.
3.° La Quarte ou Tetartophie de Sauvages.

Je ne sais s'il existe des Rémittentes Quintes, Sixtes et Hebdomadaires.

» always goes on with an equal tenor, but from the nourishment taken into » wich, when digested and distributed, allowed the disease to return to its » former state » (William Fordyce, on the Hectic Fever).

GENRE PREMIER.

Quotidienne.

Les Espèces de Fièvres qui affectent le type de ce Genre, sont :

1.° La Rémittente Quotidienne Légitime.

2.° La Rémittente Quotidienne Fausse. Calentura Quotidiana de Piquer. Mésentérique de Baglivi. Gastrique Pituiteuse de Grimaud. Gastrique de Baillou. Stercorale de Quesnay.

3.° La Phthisique. Rémittente Phthisique de Selle.

J'entends par Rémittentes Quotidiennes *Légitimes*, toutes les Quotidiennes qui se guérissent essentiellement par le quinquina; et par *Fausses*, toutes celles qui dépendent d'affections gastriques, et que l'on combat par les évacuans.

La Phthisique, à proprement parler, est une Fièvre symptomatique, et cependant je la comprends dans une classification où j'ai résolu de n'admettre que des Fièvres essentielles. Cela semble contredire les règles que je me suis prescrites, il est vrai, mais j'ai cru pouvoir le faire impunément, à raison de la constance invariable de type qu'elle seule présente, au lieu que toutes les autres symptomatiques en changent suivant la constitution des maladies qu'elles accompagnent.

GENRE DEUXIÈME.

Tierce.

Les Fièvres qui affectent le type de ce Genre, sont:

1.° La Rémittente Tierce Légitime. Rémittente Tierce Maligne.

2.° La Rémittente Tierce Fausse. Bilieuse Gastrique.

Comme, dans le Genre précédent, nous trouvons ici une espèce que j'appelle *Légitime*, guérissable par le quinquina. Cette Fièvre n'est que la Rémittente Maligne qui affecte le type tierce, et qui est causée par les effluves marécageux.

La Bilieuse Gastrique ne se présente pas toujours avec le type tierce simple : elle peut être aussi Double Tierce.

GENRE TROISIÈME.

Quarte.

La Rémittente Quarte.

On ne reconnoît qu'une espèce de Fièvre Quarte Rémittente. Elles est extrémement rare et presque toujours mortelle, comme l'avoit remarqué Galien. Cette observation a été confirmée par tous les Médecins qui en ont parlé. Le Professeur Fouquet a eu occasion de l'observer deux ou trois fois, toujours avec une issue funeste.

SOUS-ORDRE DEUXIÈME.

Rémittentes composées.

Ce second Sous-Ordre embrasse trois Genres :

1.° La Double Quotidienne.
2.° L'Hémitritée.
3.° La Double Tierce.

Y a-t-il des Doubles et des Triples Quartes Rémittentes ?

GENRE PREMIER.

Double Quotidienne.

La Fièvre qui prend le type de ce Genre, est :
La Pituiteuse ou Mésentérique des Enfans.

Elle est caractérisée par deux exacerbations chaque jour ; une forte, le matin, et une foible le soir.

GENRE

GENRE DEUXIÈME.

Hémitritée.

Ce Genre peut renfermer deux Espèces :

1.° L'Hémitritée résultant d'une Fièvre Quotidienne Continue, et d'une Tierce Intermittente Simple. Hémitritée de Galien, et du Professeur Fouquet. Triple Tierce de Sennert.

2.° L'Hémitritée résultant d'une Fièvre Quotidienne Continue, et d'une Quadruple Tierce Intermittente. Rivière.

Les Hémitritées sont des Fièvres Quotidiennes Rémittentes, accompagnées d'une Fièvre Intermittente, Tierce Simple ou Composée, de manière qu'un jour il y a exacerbation de la Fièvre Continue, et paroxisme de l'Intermittente; et le lendemain, il n'y a que l'exacerbation de la Fièvre Continue.

Dans la seconde espèce d'Hémitritée que j'ai rapportée ici, d'après Rivière, il y avoit chaque jour exacerbation de la Fièvre Continue, et deux paroxismes de la Fièvre Intermittente, puisqu'elle étoit Quadruple Tierce (1). Cet exemple peut servir à faire concevoir la possibilité d'existence de diverses Espèces d'Hémitritées, résultant de la réunion de la Fièvre Quotidienne Continue, avec les diverses Intermittentes Tierces Composées.

Les Hémitritées sont, en général, très-dangereuses et presque toujours malignes.

GENRE TROISIÈME.

Double Tierce.

Ce Genre renferme :

1.° L'Hémitritée de Piquer, ou Semi-Tierce.

2.° La Bilieuse Gastrique.

L'Hémitritée ou Semi-Tierce de Piquer se compose d'une grande exacerba-

---

(1) Par la même raison, dit Rivière, que l'on nomme *Double Tierce* la Fièvre Intermittente Tierce, qui a un accès chaque jour, j'appelle *Quadruple Tierce* celle qui en a deux par jour (*Centuria III. Obs.* 24).

tion dans un jour, et d'une plus foible le lendemain, de manière qu'il y a correspondance entre l'exacerbation du premier jour et celle du troisième, qui sont les deux fortes, et entre celle du second et celle du quatrième, qui sont les deux foibles. Piquer la regarde comme une Fièvre des plus dangereuses: » Es una de las mas comunes, dit-il, y de las mas peligrosas que se observan » en la Practica (1) ».

Les Bilieuses Gastriques offrent aussi quelquefois le type tierce simple, comme je l'ai déjà dit.

CLASSE DEUXIÈME.

INTERMITTENTES.

Cette Classe comprend deux Ordres :

1.° Les Intermittentes Simples.
2.° Les Intermittentes Composées.

Comme, parmi ces maladies, il en est qui ne sont composées que d'une Fièvre dont les accès sont égaux, et d'autres où l'on trouve des paroxismes dont l'inégalité et la correspondance à certains intervalles, font reconnnoître deux ou plusieurs Fièvres réunies; il faut les distinguer de la même manière que nous l'avons déjà fait pour les Rémittentes.

ORDRE PREMIER.

INTERMITTENTES SIMPLES.

Les Genres que l'on y trouve sont:

1.° Les Quotidiennes.
2.° Les Tierces.
3.° Les Quartes.
4.° Les Erratiques.

Les Fièvres qui composent les Genres de cet Ordre cèdent d'une manière

(1) Calenturas, Cap. VII.

marquée au quinquina seul. Il est cependant des cas où elles y résistent si on n'en fait précéder l'usage par les évacuans, qui quelquefois même suffisent seuls pour les détruire. Alors on les nomme Intermittentes *Bâtardes* ou *Fausses*, au lieu que les premières sont dites *Légitimes*.

GENRE PREMIER.

QUOTIDIENNES.

Ce Genre comprend :

1.° La Quotidienne Légitime.
2.° La Quotidienne Bâtarde ou Fausse. Pituiteuse.

La première de ces deux Espèces se guérit par le quinquina. Elle peut être facilement confondue avec les Doubles Tierces Intermittentes, qui sont beaucoup plus fréquentes, ainsi qu'avec les Triples Quartes Intermittentes. Lieutaud pense même que l'analogie que l'on dit exister entre les Quartes et les Quotidiennes n'est due qu'à une erreur d'observation qui fait prendre les Triples Quartes pour de vraies Quotidiennes (1). Cette opinion, au reste, avoit été déjà émise par Fernel (*De Diff. Feb. Cap. XII.* Voyez Sennert *de Quot. Intermitt. Lib. II. Cap. XVIII.*). Ce qui semble appuyer encore ce sentiment, c'est que, de l'avis de tous les Médecins, les Quotidiennes par elles-mêmes ne sont jamais exemptes de danger, et que les Quartes ne sont dangereuses qu'à raison de leur longueur (2).

La Quotidienne Pituiteuse a été décrite par Pinel, dans sa Classe des Adéno-méningées, sous le nom d'Intermittente Quotidienne (3). Elle cède aux évacuans, et a beaucoup d'analogie avec la Rémittente Quotidienne qui est aussi Pituiteuse.

Les Anciens avoient fait une Quotidienne Diurne et une Nocturne. Ils regardoient celle-ci comme plus dangereuse que la première.

---

(1) *Synopsis Universæ Medicinæ, Cap. de Febr. Intermitt.*

(2) *Quotidianas Febres à Galeno, Celso, omnique posteriorum Medicorum Schola, periculi neutiquam expertes pronunciari notissimum est* (Werlhof, *de Feb. Sect. I. §. IV.*).

(3) Nosographie Philosophique, Ordre III. Genre IV.

GENRE DEUXIÈME.

TIERCES.

Ce Genre comprend :

1.° Les Tierces Légitimes Bénignes. Bilieuses des secondes voies des Anciens.

2.° Les Tierces Bâtardes ou Fausses, Bénignes. Gastriques Bilieuses.

3.° Les Tierces Malignes. Intermittentes Pernicieuses.

La première Espèce comprend toutes les Intermittentes Tierces Bénignes qui cèdent au quinquina seul, sans évacuans, et qui peuvent aussi se terminer d'elles-mêmes après quelques accès. Les Anciens, qui ne reconnoissoient point de Fièvres Nerveuses, en attribuoient la cause à la Bile : peut-être à raison de l'heureux emploi des amers et des apéritifs dans ces cas.

Les Gastriques se traitent par les évacuans.

J'ai mis ici toutes les Fièvres dites Insidieuses ou Pernicieuses dont Torti, Morton, Werlhof ont si bien fait connoître la nombreuse famille, à raison du type tierce qu'elles affectent presque toujours. Ce n'est pas qu'elles ne puissent en prendre un différent, c'est-à-dire que toutes les Fièvres qui ont un autre type que le tierce, ne puissent être Malignes ou Pernicieuses ; mais comme celles que les Auteurs ont plus particulièrement désignées sous les noms de *Larvatæ*, *Comitatæ*, ont presque toujours le type tierce ; je les ai rangées dans ce Genre.

Elles sont caractérisées, comme l'on sait, par la prédominance frappante d'un symptôme principal, qui donne à l'accès pyrétique l'apparence de l'affection qu'il caractérise pour l'ordinaire ; ce qui en impose souvent, de façon que la Fièvre est méconnue au premier accès, et qu'on ne la juge que lors de sa seconde apparition. Tantôt c'est un Vomissement, tantôt une Apoplexie, une Epilepsie, une Dysenterie, des Défaillances, etc., etc. On en a fait plusieurs Espèces que l'on a dénommées d'après les symptômes qui les accompagnent. Les principales sont ;

1.° La Cholérique ou Dysentérique de Torti.

2.° L'Hépatique ou Atrabilaire de Torti.

3.° La Cardialgique de Torti.
4.° La Diaphorétique de Torti.
5.° La Syncopale de Torti.
6.° L'Algide de Pinel.
7.° La Soporeuse de Werlhof.
8.° La Délirante de Pinel.
9.° La Péripneumonique ou Pleurétique de Morton et de Lautter.
10°. La Rhumatique de Morton.
11.° L'Épileptique de Lautter.
12.° La Céphalalgique de Morton.
13.° La Dyspnéique de Galeazzi (1).

Ces sortes de Fièvres durent beaucoup plus qu'un accès de Fièvre simple. Il y a ensuite un intervalle de calme, mais le Malade se trouve, après l'accès, dans un état d'étourdissement et de stupeur qu'il n'avoit point auparavant. Il survient un second accès qui dure autant ou plus que le premier, et la mort a souvent lieu au troisième, si on n'a le temps d'arrêter la Fièvre ; quelquefois même le Malade succombe au second paroxisme.

On a prétendu que ces Fièvres étoient Continues et qu'il n'y avoit jamais apyrexie complète. On s'est fondé sur la stupeur, l'étourdissement et sur l'état du pouls qui ne revient point au rhythme naturel, et qui reste toujours plus ou moins altéré après l'accès.

Quoi qu'il en soit, Rémittentes ou Intermittentes, elles exigent toujours le même traitement : le quinquina, donné à très-haute dose, en est le seul spécifique connu.

GENRE TROISIÈME.

QUARTES.

Ce Genre ne comprend que
La Quarte Légitime de Sydenham. Mélancolique des Anciens.

---

(1) Alibert, Dissertation sur les Fièvres Pernicieuses. §. XVIII.

GENRE QUATRIÈME.

ERRATIQUES.

Ici doivent être comprises :

1.° La Quinte d'Avicenne.
2.° L'Hebdomadaire de Schenckius.
3.° L'*Octana* d'Amatus Lusitanus.
4.° La *Nonana* de Zacutus Lusitanus.
5.° La *Decimana* de Zacutus Lusitanus.
6.° La Dichomène de Deidier.
7.° La Menstruelle de Valescus de Tarente et de Ramazzini.
8.° L'Annuelle d'Etmuller.

A raison du peu de constance que présentent ces Fièvres dans leurs paroxismes, je n'en ai fait qu'un seul Genre, à l'imitation de Sauvages.

Hippocrate a observé la Quinte et l'Hebdomadaire. Il regarde celle-ci comme plus longue, mais comme moins dangereuse que la Quinte.

Sauvages, d'après qui j'ai rapporté la Dichomène, la Menstruelle et l'Annuelle, range ces Fièvres parmi les Éphémères. A raison de la périodicité qu'elles offrent, j'ai préféré les mettre parmi les Intermittentes.

ORDRE DEUXIÈME.

INTERMITTENTES COMPOSÉES.

Cet Ordre comprend les Genres suivans :

1.° La Double Quotidienne de Borsieri.
2.° La Double Tierce de Sennert et de Rivière.
3.° La Triple Tierce de Brendel et de Rivière.
4.° La Quadruple Tierce de Rivière.
5.° La Tierce Doublée de Piens.
6.° La Double Quarte de Sennert.
7.° La Triple Quarte de Bonnet.

8.° La Quarte Doublée de Schenckius.

9.° La Quarte Triplée de Sauvages.

10.° La Double Quinte de Manget et de Christophe Ebélius (1).

Dans les Genres de cet Ordre, la complication de type se fait de deux manières : dans les Doubles et les Triples, les accès ont lieu à des jours différens, et ceux qui appartiennent à la même Fièvre composante se correspondent. Dans les Doublées et les Triplées, au contraire, ils sont accumulés le même jour. Aussi, comme le remarque Borsieri, on ne peut guère alors distinguer de parfaite apyrexie entre les paroxismes.

Il faut observer encore que les Doublées et les Triplées sont infiniment plus rares que les Doubles et les Triples.

CLASSE TROISIÈME.

INTERMITTENTES

QUI TENDENT A LA CONTINUITÉ.

Elle comprend :

1.° Les Subintrantes.

2.° Les Subcontinues.

La différence qu'il y a entre ces deux sortes de Fièvres, et que certains ont méconnue, consiste en ce que, dans les Subintrantes, les accès tendent à rentrer les uns dans les autres par l'augmentation de durée provenant de leur invasion qui s'accélère, et de leur terminaison qui se fait à la même heure ; et que, dans les Subcontinues, les accès tendent à rentrer les uns dans les autres par la prolongation de leur fin qui ne paroît jamais complète. L'invasion de celles-ci se fait en outre d'une manière sourde et obscure.

Certains ont regardé les Subintrantes comme moins dangereuses que les Subcontinues (2).

Ces Fièvres peuvent prendre le type quotidien, le tierce et même le quarte. (Borsieri, *Loc. cit. de Feb. Intermitt.* §. CXCVIII.).

---

(1) Sauvages, *Loc. cit. Morb. Class. II. Ord. III. Gen. XII. Sp. I.*

(2) Borsieri.

CLASSIFICATION

D'APRÈS LA CAUSE

OU L'ÉTAT INTÉRIEUR.

En prenant pour base de Classification, la Cause ou l'État Intérieur, on peut diviser les Fièvres en deux grandes Classes :

1.° Fièvres avec Coction et Crise.
2.° Fièvres sans Coction ni Crise.

Toutes celles que je comprendrai dans la première de ces deux Classes, présentent une Coction et une évacuation d'humeurs : celles qui sont dans la seconde ne présentent point ces phénomènes.

FAMILLES

DE LA PREMIÈRE CLASSE.

FIÈVRES AVEC COCTION ET CRISE.

1.° L'Inflammatoire.
2.° L'Ardente. Bilieuse Générale.
3. La Bilieuse Gastrique.
4°. La Pituiteuse Générale. Muqueuse de Wagler.
5.° La Pituiteuse Gastrique. Mésentérique de Baglivi.
6.° La Putride Essentielle. Adynamique de Pinel.

Je regarde ces Fièvres comme les Chefs des Familles auxquelles appartiennent toutes les autres.

FAMILLES

DE LA DEUXIÈME CLASSE.

FIÈVRES SANS COCTION NI CRISE.

1.° L'Éphémère.
2.°. La Synoque Simple.
3.° L'Hectique.
4.° L'Intermittente Légitime.
5.° La Rémittente Légitime.
6.° La Maligne Essentielle. Ataxique de Pinel. *Attacta Acuta* de Selle.
7.° La Lente Nerveuse de Selle.

Le nombre des Genres ou des Chefs des Familles que renferment ces deux Classes de Fièvres n'est pas fort considérable. Mais il n'en est pas de même de celui des Espèces qui composent chacune de ces Familles.

Pour former ces Espèces, il faut les tirer des modifications qu'introduisent, dans chaque Genre, ses complications avec

1.° Les Genres de sa Classe, soit avec chacun en particulier, soit avec plusieurs ensemble.

2.° Les Genres de la Classe opposée, soit avec chacun en particulier, soit avec plusieurs ensemble.

D'après Hunter, ce principe devroit être regardé comme faux (1) puisqu'il a formellement nié, contre ce qu'avoit dit Galien, la possibilité d'existence de deux maladies dans un même corps. Le Professeur Barthez a victorieusement combattu l'assertion de Hunter. Il a prouvé, par l'observation, cette existence réelle de simultanéité de deux maladies générales chez le même individu (2).

(1) Maladies Vénériennes, Art. II de l'Introduc.
(2) Traité des Maladies Goutteuses, Tom. I. Liv. I, §. LXV et LXVI.

Quant à la complication des Fièvres entr'elles, elle est aussi évidente. Galien l'avoit certainement reconnue, lorsqu'il a dit, au Livre II.e de son Traité des Crises : *Febres quædam complicantur unius Generis cum aliis ejusdem Generis vel unius Speciei cum aliis ejusdem Speciei ; contingit verò nonnumquam ut etiam differentes complicentur.* Il fait mention d'une Quotidienne Putride qui se trouvoit jointe avec une Hectique *Consomptive (Marasmode).* Et d'ailleurs qu'est-ce que la Fièvre Bilieuse Inflammatoire de Selle, sinon une Fièvre composée de l'Inflammatoire et de la Bilieuse Gastrique co-existantes ? Ici, comme dit ce Pyrétologiste lui-même, il y a concours de deux causes matérielles, et signes de l'une et l'autre Diathèse. *Duarum causarum materialium concursus, signa Diatheseos sanguinis phologisticæ et colluviei biliosæ* (Selle Pag. 226.).

Le traitement qu'il faut employer dans ces cas ne confirme-t-il pas cette assertion ? Il se compose toujours des moyens propres à combattre l'une et l'autre Fièvre en particulier.

Je pourrois ajouter encore aux preuves que je donne de la complication réelle des Genres de Fièvres, soit avec un ou plusieurs Genres de leur Classe, ou de la Classe opposée, des exemples pris chez les meilleurs Pyrétologistes et les meilleurs Observateurs. Je citerois, l'Hémitritée qui se forme de la réunion d'une Rémittente et d'une Intermittente ; la Fièvre Bilieuse Putride (Selle, Pag. 248) ; la Fièvre Nerveuse Putride ; (Selle, Pag. 540) l'Inflammatoire et la Quarte réunies ; (Van Swieten, Tom. II. Pag. 405) ; etc. On peut voir, au reste, dans Borsieri, des exemples nombreux de ces complications (*Loc. cit. de Febr. Comp.*).

3.° Les Affections Locales.

Quant à la complication des Genres de Fièvres avec ces Affections, il est inutile, je crois, de citer des exemples pour en démontrer l'existence. Qui ne sait que le Rhumatisme, le Catarrhe, la Dysenterie, les Inflammations Locales, les Exanthèmes peuvent s'associer à chacun d'eux, soit lorsqu'ils sont seuls, soit lorsqu'ils sont compliqués avec d'autres Genres quelconques. ?

4.° La Putridité.

La Putridité peut compliquer les Genres et former un grand nombre d'Espèces, soit en se réunissant à chacun d'eux isolés, ou joints ensemble, et formant déjà complication, soit en s'y réunissant lorsqu'isolés ou joints ensemble ils s'accompagnent d'Affections Locales (Voyez Selle, *Pyret. Pag.* 234.).

5.° La Malignité.

Elle peut se compliquer de la même manière que la Putridité, et se combiner en outre avec celle-ci, soit en se réunissant à chaque Genre isolé, ou à plusieurs joints ensemble, avec ou sans Affection Locale.

6.° La Contagion.

Elle peut se réunir à la Putridité et à la Malignité, et former alors de nouvelles Espèces, différentes de celles qui résultent des autres complications que j'ai indiquées (Selle, *Attacta Acuta ex Contagio. Pag.* 309.).

J'ignore de combien de ces Élémens réunis chacun des Genres pourroit se compliquer; mais je pense que le nombre doit aller très-loin, vu la multitude des combinaisons qui peuvent avoir lieu (1).

Quelque minutieux et innombrables que semblent être les Membres qui doivent appartenir à chaque Famille par l'effet des complications, l'existence d'un grand nombre d'entr'eux est prouvée par l'observation, et celle des autres est rendue infiniment probable par l'analogie. Une Pyrétologie naturelle devroit peut-être les embrasser tous sans exception : la difficulté et l'immensité d'un pareil travail semble le faire regarder comme presque impossible.

---

(1) *Non mireris hanc Febrium hucusque explicatarum paucitatem, cum mille modis sibi jungi, succedere, intendi, itemque singulæ mille formis ludere possint, ut idcircò infinitus propemodum Febrium diversarum numerus videatur, quas tamen fermè omnes ad paucas essentiales, tanquam elementares revocabis. -- Videntur enim novæ Febres oriri sæpiùs, ubi solùm est notæ cujusdam Febris forma nova, modificatio, complicatio, tendentia, successio, intentio et lusus novus* (Stoll. *Aph. de Febr.* 851 *et* 852.).

Que reste-t-il donc à faire au Médecin pour conduire et régler sa marche? Ce que tous les Praticiens font: ce qui les dirige sans cesse au milieu de toutes les complications que la Nature présente si souvent. Il faut acquérir la notion exacte et complète des signes qui caractérisent les Genres ou les Chefs des Familles. Par ce moyen, on parvient toujours à reconnoître les Élémens constitutifs de chaque Fièvre, quelque nombreux et variés qu'ils puissent être, et alors seulement on peut établir une Méthode curative raisonnée.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

LES QUALITÉS DU CHIRURGIEN.

Famâ quidem et nomine multi,
revera et opere valdè perpauci.
Hipp. *Lex.*

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES QUALITÉS DU CHIRURGIEN.

Quisquis enim Scientiam sibi verè comparare volet, eum his ducibus sui compotem fieri opportet, Naturâ, Doctrinâ, Loco studiis apto, Institutione à puero, Industriâ et Tempore.

HIPP. *Lex.*

PENDANT bien long-temps et jusqu'au milieu du siècle dernier, l'ignorance et la superstition jetèrent une sorte de mépris sur ceux qui honoroient l'humanité en cultivant la Chirurgie. Une séparation honteuse mise, par les Médecins, entre cette branche de la Médecine et la Médecine elle-même, fut une raison de plus pour l'avilir (1).

Il est vrai aussi que ces Médecins, s'ils sont dignes d'un tel nom, ne ressembloient point à ceux qui gémissent encore aujourd'hui sur ces temps barbares dont la longue durée n'a que trop retardé les progrès de l'art de guérir. C'étoit des hommes astucieux et fourbes qui cachoient leur ignorance sous les voiles les

(1) Voyez les Recherches sur l'Origine et les Progrès de la Chirurgie en France.

plus vénérés, à travers lesquels perçoient cependant la jalousie et la haine. Dominés par ces passions basses, ils furent les tyrans de ceux qui ne travailloient que pour le bien de la Société, et mirent le comble à leur humiliation en les forçant de se réunir à des artisans dont ils s'étoient déjà rendus maîtres (1).

Il faut l'avouer, ce n'est qu'en France qu'on vit cette séparation si nuisible à la Science, et la réunion ridicule qui en fut la suite. Les Écoles d'Italie et d'Allemagne n'ont pas à rougir d'avoir suscité des tracasseries aussi odieuses. La Chirurgie y fut toujours solemnellement enseignée, et tandis que chez nous on l'excluoit des Universités, elle recevoit son plus beau lustre des travaux et des écrits des Marianus Sanctus, des Vigo, des Sévérinus, des Fabrice d'Aquapendente, des Magatus, des Marchettis, des Nuck, des Gesner, etc., etc. Cette foule de Médecins illustres dont les efforts soutenoient, dans ce pays, la gloire de la Chirurgie, lorsqu'en France elle languissoit entre les mains de quelques hommes ineptes (2), décide la question tant débattue sur l'utilité et les inconvéniens de la réunion de la Chirurgie à la Médecine. Cette preuve de faits, n'est nécessaire, au reste, que pour ceux qui ne connoissent point la nature des rapports de ces deux parties de l'art de guérir : ceux qui savent les apprécier, ont exprimé leurs vœux à cet égard (3).

---

(1) Lieu cité, Pag. 315, et suiv.

(2) Cependant, malgré l'état d'oppression où gémissoit la Chirurgie Française, elle produisit quelques hommes illustres, bien faits pour l'honorer sans doute. De ce nombre furent Pitard, Guy de Chauliac, Vavasseur, Ambroise Paré, Guillemeau, Habicot.

(3) » Les rapports qu'ont les traitemens des maladies externes et internes, » démontrent la nécessité d'une liaison intime entre la Médecine et la Chirur- » gie ; liaison qui existoit dans le siècle d'Hippocrate, et dont le renouvelement » actuel donne lieu d'espérer de grands avantages », a dit le Professeur Barthez (Discours sur le Génie d'Hippocrate, prononcé dans l'École de Médecine de Montpellier, le 4 Messidor, an IX.).

Ceux pour qui l'autorité est la suprême raison, prétendent justifier cette séparation par l'exemple des Anciens qu'ils disent l'avoir faite du temps d'Erasistrate et d'Érophile. Mais ils ont confondu la division didactique de la Science avec sa division pratique, qui n'existoit point alors, puisque ceux-là même qui en sont regardés comme les auteurs, exerçoient la Médecine et la Chirurgie (1).

Toutes ces questions sur la prééminence, sur l'utilité et les inconvéniens de la séparation, qui ont occupé si long-temps, ne sont dues qu'à l'idée inexacte que l'on s'est faite de la Chirurgie. En réduisant tout à sa juste valeur, il est aisé de voir que le problème s'évanouit.

On a donné diverses définitions de la Chirurgie; elles peuvent toutes se rapporter à deux. La plus reçue parmi les Auteurs modernes, est celle que Louis a donnée dans son Dictionnaire. Selon lui, » la Chirurgie est la science qui apprend à connoître » et à guérir les maladies extérieures du corps humain, et qui » traite de toutes celles qui ont besoin, pour leur guérison, de » l'opération de la main ou de l'application des topiques (2). » La seconde a été donnée par Heister. » La Chirurgie, dit-il, « est cette partie de la Médecine qui guérit par l'opération de la » main, ou qui apprend à guérir et à prévenir les maladies à » l'aide de la main, des instrumens et des médicamens externes (3). »

Je vais examiner ces deux définitions sans m'arrêter aux disputes ridicules qu'on a élevées pour savoir si la Chirurgie est un art ou une science (4).

---

(1) Erasistrate et Hérophile pratiquoient la Chirurgie et la Médecine (Dujardin, Hist. de la Chirurgie, Liv. III, Pag. 357. Celse, *de Re Medicâ*, *Lib. V. Præf.)*: Ce dernier réduisit une luxation du bras au Philosophe Diodore *(Sextus Empiricus*, *Pirrhon. Hypothes. Lib. II*, *Cap. XXII et Lib. III*, *Cap. VIII.)*.

(2) Dict. de Chirurgie, communiqué à l'Encyclopédie, Tom. 1, Pag. 171.

(3) Voyez Heister, *Institutiones Chirurgicæ, Introduc. §. II.*

(4) *Loc. cit. Introduc. §. III.*

Sans doute les premiers qui ont employé le mot *Chirurgie* n'ont pas pu lui donner la signification que lui assigne la première de ces définitions. Son Étymologie ne présente en effet que l'idée d'opération manuelle : rien n'y rappelle celle de la science des maladies (1).

Cette définition a un vice radical ; c'est celui de ne point assigner à la Chirurgie, dont on a prétendu faire une science distincte de la Médecine proprement dite, un objet différent de celui dont cette dernière s'occupe. Il n'y a presque pas de maladie dans le traitement de laquelle on ne puisse espérer du succès de l'application des topiques, des vésicatoires, des frictions, de la saignée, etc. Il est donc évident qu'il n'en est aucune qui ne puisse être regardée comme chirurgicale ; et dès-lors le mot Chirurgie devient synonime de Médecine. D'ailleurs, les progrès que les Modernes ont faits dans l'emploi des remèdes par la Méthode que l'on appelle *d'absorption*, ne permettront plus bientôt de mettre une seule affection hors du domaine de la Chirurgie. On est parvenu en effet à administrer de cette manière les narcotiques, les anti-spasmodiques, les anti-vénériens, les fébrifuges, et même les émétiques et les purgatifs (2).

La seconde définition, quoique à plusieurs égards préférable à l'autre, n'est pas pour cela tout-à-fait exempte de reproche. Je

---

(1) Castelli, *Lexicon.---- Gorræus de Definitionibus.*

(2) Fallope, *de Medicam. Purgant. Simplic.*

Chiarenti, Osservazzioni ed Esperienze sul Sugo Gastrico, riguardato come il mezzo destinato per la Natura per rendere suscettibili un gran parte delle sostanze ad essere assorbite dai diversi vasi assorbenti della macchina animale. Firenze 1797.

Brera e Brugnatelli, Commentari Medici. Vol. II.

Giulio e Rossi. Discours lu à l'Académie Royale des Sciences de Turin, et Expériences sur les effets de quelques remèdes administrés extérieurement.

Chrestien, Obs. Prat. sur la Méth. d'absorption.

ne vois point ce qu'il y a de commun entre l'application des topiques et une opération manuelle faite sur le corps. Comme les divers médicamens employés à l'extérieur n'agissent pas d'une manière différente de ceux qu'on administre à l'intérieur, l'application des premiers n'est point un acte essentiellement différent de celui par lequel on présente, à un malade, soit un émétique, soit une tisane émolliente ; au lieu qu'il ne peut être assimilé à l'opération chirurgicale proprement dite, qui tend à introduire dans le corps une modification physique particulière.

Je crois qu'on ne peut se faire une idée exacte de la Chirurgie qu'en la regardant, avec quelques Anciens tels que Celse (1) et Galien (2), comme une partie importante de la Thérapeutique médicale, qui consiste dans l'art de faire des opérations manuelles méthodiques, au moyen desquelles on produit des changemens favorables à la santé (3).

Certains ont cru que l'on pouvoit faire une classe de maladies purement anatomiques ou dépendantes d'une lésion de structure, qui seroient l'unique objet de la Chirurgie. Mais cet objet n'est pas assez distinct, puisqu'il n'existe presque point de ces maladies anatomiques entièrement dégagées des accidens que font naître les dérangemens mécaniques dans un corps vivant, soumis à l'influence continuelle des divers corps avec lesquels il est en relation. Ainsi, dans une luxation, par exemple, le défaut de rapport des parties osseuses n'est jamais seul, même dans le cas le plus simple ; il y a toujours, ou des engorgemens, ou l'inflammation, ou la douleur, ou des accidens convulsifs. Rarement

---

(1) *Est verò Chirurgica pars Medicinæ quæ manu curat (de Re Medicâ. Lib. III. Præfat.).*

(2) *Manualis, Tractatio quam vocant Chirurgiam. (Meth, Med. Cap. VI.).*

(3) Les plus anciennes divisions de la Chirurgie attestent qu'on l'a d'abord envisagée comme nous faisons ici, puisque les mots *Synthèse, Diérèse, Exérèse et Protèse*, ne rappellent que des opérations et des effets mécaniques.

une plaie un peu considérable parcourt sans accident ses divers périodes ; elle est toujours jointe, soit aux effets des diathèses, ou des diverses affections spécifiques, qui peuvent exister chez les individus : telles sont l'écrouelleuse, la psorique, la scorbutique, la vénérienne, etc.

Or, pour traiter ces complications, il faut des connoissances approfondies sur tous les objets qui composent ce qu'on appelle la Médecine proprement dite (1). Ces connoissances ne sont pas de nature à pouvoir être divisées et acquises seulement en partie ; il faut les posséder en entier, ou s'abstenir de la pratique d'un art qui les exige. C'est ce qu'avoit très-bien senti le restaurateur de la Chirurgie en France, lorsqu'il dit : » toutesfois il est » impossible de faire telles choses par artifice sans les deux autres » instrumens ; sçauoir est, régime de viure, et ce que nous ap- « pelons vulgairement Médecine, qui consiste en purgation, et » altération, ou changement du corps, et sans les sçauoir diuer- » sifier selon les causes, maladies, et accidens, et autres choses » contenues sous les choses naturelles, non-naturelles, et contre » nature, et leurs annexes..... Et si aucuns veulent maintenir » qu'il y a plusieurs qui traittent de la Chirurgie sans auoir la » cognoissance des choses susdictes, qui toutesfois font des cures » désespérées : à ce je leur respons, que telles cures sont faites

---

(1) Ceci me rappelle une observation très-intéressante qui m'a été communiquée par le Professeur Méjan. Il soignoit un malade qu'il avoit taillé : peu de jours après l'opération, il survint une hémorrhagie contre laquelle ce Praticien mit en usage les moyens mécaniques prescrits en pareil cas. L'hémorrhagie se renouvela plusieurs fois sans cause apparente, et rendit inutiles ces moyens que l'on répétoit toujours ; mais ayant observé une périodicité marquée, dans les retours, Monsieur Méjan donna le quinquina qui fit cesser l'hémorrhagie en détruisant le Génie Intermittent. Un Chirurgien, borné aux connoissances mécaniques, auroit vainement employé toutes les ressources de son art, et il eût laissé épuiser son malade par une Fièvre masquée.

» plustost par accident que par le bénéfice de l'art ; et fols sont » tous ceux qui en iceux se fient. Car s'il vient par aduenture » qu'une fois ils fassent bien, ils feront après dix mille maux (1).

D'un autre côté, cette distinction met hors de l'attribution de la Chirurgie plusieurs opérations dont les effets essentiels n'ont rien de mécanique, et ne peuvent être observés que sur les corps vivans. De ce nombre sont la saignée, les ventouses, les scarifications, etc.

Il s'ensuit que la Chirurgie ne peut point être séparée de la Médecine, puisque les objets qu'elle embrasse se confondent continuellement avec ceux de cette dernière. Il faut donc revenir à la conclusion émise plus haut, et la regarder comme une classe de moyens thérapeutiques, dont le choix ne peut être bien dirigé que par celui qui possède de vastes connoissances sur les maladies où ils peuvent être utiles, c'est-à-dire sur toutes, presque sans exception.

On peut demander s'il ne seroit pas plus avantageux, pour les progrès de la Chirurgie, que certains hommes s'appliquassent uniquement à l'exercice de cette partie de la Thérapeutique, pourvu qu'ils restassent soumis, dans cet exercice, aux ordres du Médecin. Il seroit trop long de chercher à résoudre cette question. L'affirmative pourroit être appuyée sur des raisons spécieuses ; mais celles qui combattent pour la négative me paroissent plus solides.

Il me seroit aisé sans doute d'en exposer de très-fortes, si cela ne m'écartoit de mon objet ; mais je ne puis m'empêcher cependant de relever un vice de raisonnement que font plusieurs de ceux qui discutent ce point.

Parmi les divers genres de perfectionnement, dont la Chirurgie est susceptible, il faut distinguer, 1.°, celui qui est relatif à

---

(1) OEuvres d'Ambroise Paré, Introduc. Chap. I.

la commodité des instrumens dont le Chirurgien se sert, et à l'élégance de l'opération ; 2.° , celui qui se rapporte à l'application de ces mêmes opérations, à leur indication, aux circonstances d'exclusion, à leurs effets sur l'économie vivante, à la possibilité des diverses modifications, que le degré d'importance connue de la partie sur laquelle on opère, peut introduire. Ce dernier genre de perfectionnement, sans doute le plus à désirer, ne pourra jamais être que l'ouvrage d'un Médecin Anatomiste et Physiologiste, qui pratiquera lui-même les opérations : s'il en confie l'exécution à un autre, il ne s'occupera jamais de cet objet.

La Thérapeutique chirurgicale a l'inconvénient d'être toujours douloureuse, et de ne guérir quelquefois qu'en mutilant. Si elle étoit exercée par des hommes qui en fissent l'unique objet de leurs occupations, ils auroient intérêt à la rendre nécessaire dans tous les cas ; et ne songeant qu'à perfectionner les procédés, ils se garderoient de lui substituer des moyens plus doux. Lorsque les différentes parties de la Thérapeutique seront entre les mains du même homme, également propre à appliquer tous les moyens, il s'attachera sur-tout à éviter les plus cruels ; et par une sage expectation, par des secours prudemment administrés, il épargnera au malade des souffrances pénibles, ou même inutiles, et la perte d'organes précieux.

La première des qualités que doit avoir le Chirurgien, est donc d'être Médecin. Il est presque superflu de dire qu'il lui importe de posséder à fond l'Anatomie. La connoissance de cette partie de l'Histoire Naturelle me paroît indispensable au Physiologiste, et par conséquent au Médecin. Il faut cependant convenir qu'elle est d'une nécessité plus absolue pour la pratique de la Chirurgie ; et ceux même qui la regardent comme un luxe médical, ne peuvent méconnoître son importance pour la Thérapeutique opératoire. Aussi le Chirurgien doit-il en répéter souvent l'étude, afin de prévenir l'oubli assez ordinaire de ces objets, qui ne font impression que sur la mémoire. L'Ana-

tomie est dégoûtante il est vrai, cependant elle a aussi ses attraits, puisque, tout comme les sciences aimables, elle fait des enthousiastes, et même des martyrs. Au reste, quand on l'associe à un but principal, outre son utilité directe, elle en a, pour le Chirurgien, une secondaire qui consiste à exercer la main par le travail des dissections.

Il est une autre connoissance peut-être trop négligée, et dont le Médecin-Chirurgien ne sauroit se passer ; c'est celle de la Physiologie expérimentale ; c'est elle qui peut faire calculer d'avance les événemens d'une opération, prévoir la réussite d'un procédé nouveau, déterminer le nombre des modifications que les cas imprévus obligent à porter à ceux déjà connus. C'est elle aussi qui peut seule indiquer les précautions à prendre dans les diverses circonstances relatives à la sensibilité et à l'irritabilité des parties intéressées, et à l'importance des organes voisins.

Il est des Auteurs respectables qui pensent que l'étude de la Chirurgie doit précéder celle de la Médecine. Parmi les avantages qu'ils trouvent dans cette méthode, ils font valoir celui d'accoutumer l'Elève, par un long exercice, à tous les détails des pansemens et des opérations. Mais si l'on en suit une tout opposée, on est assuré d'en retirer de bien plus grands. Puisque les procédés chirurgicaux sont souvent fondés sur les connoissances médicales les plus relevées, étudier ces procédés avant la Science elle-même, c'est s'embarrasser dans une foule de règles d'autant plus difficiles à retenir, qu'elles paroissent arbitraires. En commençant dans un ordre inverse au contraire, on se pénètre des faits et des observations, et on en voit découler les procédés si naturellement, qu'à peine a-t-on besoin de les étudier.

On parle beaucoup de l'habitude et de la pratique qu'il faut acquérir. Mais on ne fait point attention que la longueur du temps, pendant lequel un jeune homme doit s'exercer pour appliquer passablement un bandage, est nécessitée par l'ignorance complète où il est, des raisons sur lesquelles les règles du procédé sont fondées. Celui, dont les connoissances médicales diri-

geroient la main, acquerroit, sans doute, cette habitude dans un temps bien plus court.

On prétend encore, qu'en obligeant un jeune homme à pratiquer d'abord la Chirurgie, on surmonte plus aisément en lui la répugnance naturelle qu'ont tous les hommes pour la vue des maux physiques qui affligent leurs semblables. Mais il est à craindre que ce spectacle, auquel il n'est pas préparé, ne le révolte, et ne l'éloigne à jamais de la pratique de la Chirurgie. Tandis que l'étude de la Médecine présentant le même tableau à l'imagination, long-temps à l'avance, diminue la première impression que les objets eux-mêmes font sur les sens. Que si l'on s'obstine à vouloir vaincre cette horreur par la répétition des sensations, on rendra infailliblement le jeune homme cruel; on gagneroit tout à attendre que l'amour de l'humanité eût parlé à son cœur, et lui eût donné ce zèle, cet enthousiasme même, qui font vaincre tous les dégoûts, quand il s'agit de la servir.

Je ne prétends point cependant que tout Médecin doive exercer la Chirurgie : la pratique des opérations exige des qualités morales et corporelles dont tous les hommes ne sont pas pourvus ; je vais les exposer. Celui qui embrasse l'art de guérir devroit se pénétrer de leur nécessité, méditer long-temps sur ce sujet, afin de les acquérir, ou de se tenir dans les bornes que la Nature lui a prescrites, en lui en refusant le pouvoir.

Celse vouloit que le Chirurgien fût jeune (1), et ce précepte popularisé est devenu un proverbe. Je ne pense pas qu'il doive être pris à la lettre. On peut le regarder avec beaucoup plus de fondement, comme une manière abrégée d'exprimer les qualités physiques dont le Chirurgien doit être pourvu. On trouve chez le jeune homme bien conformé la délicatesse des sens,

---

(1) *Esse autem Chirurgus debet adolescens aut certè adolescentiæ propior (De Re Medicâ, Lib. VII. Præf.).*

la

la fermeté de la main, l'adresse dans les mouvemens, et le degré de force nécessaire pour certaines opérations. Mais si, par une heureuse organisation, ces qualités subsistoient encore chez l'homme fait, et même chez le vieillard, loin qu'ils dûssent être exclus de la pratique de la Chirurgie, celle-ci deviendroit plus sûre dans leur main, à raison du long exercice. Je dirai plus, l'avantage qu'ils ont acquis par cette habitude peut compenser, jusqu'à un certain point, ce qu'ils ont perdu du côté des sens.

Quand la finesse des sens ne seroit pas nécessaire pour l'exercice de la Séméiotique, nous l'exigerions ici pour celui de la Thérapeutique opératoire. Il est des opérations qui se pratiquent sur des organes de peu d'étendue, et dans lesquels on doit soigneusement en ménager de très-voisins : telles sont celles que l'on fait sur les yeux. Si dans ces cas une vue claire, distincte, et d'un champ assez vaste, ne dirige pas la main, les fautes sont infaillibles : *acie oculorum acri claráque* (1).

C'est le tact qui conduit le Chirurgien dans un grand nombre d'opérations manuelles principales, comme les réductions des hernies, la conformation à la suite des luxations et des fractures, les manœuvres relatives aux accouchemens, etc. ; ajoutez à cela les services qu'il lui rend pour établir le diagnostic dans diverses maladies cachées à la vue, telles que le calcul urinaire, les dépôts profonds et autres, et l'on jugera combien la perfection de ce sens est nécessaire au Chirurgien ; combien il doit prendre de précautions, pour n'en pas rendre l'organe obtus et calleux, et pour le perfectionner au contraire par un exercice long-temps continué.

La sûreté des opérations exige une main déliée, flexible, peu volumineuse, ferme, et pour me servir de l'expression du Professeur Barthez, mue par des muscles doués de beaucoup *de Stabilité d'énergie. Manu strenuâ, stabili, nec unquam intremiscente*, a dit Celse.

---

(1) Celse, *Loc. cit.*

On veut que le Chirurgien, ait aussi de l'adresse. Quoique cette qualité dépende jusqu'à un certain point de la disposition naturelle des organes, elle est néanmoins susceptible de perfectionnement; elle se compose en effet de la précision, de la fermeté des mouvemens, de l'agilité de la main, et de son obéissance à la volonté. Or on ne peut disconvenir que l'habitude et l'attention ne contribuent beaucoup à renforcer ces qualités.

Il est encore indispensable de donner aux deux mains le même degré d'adresse : *manu non minùs sinistrâ quam dextrâ promtus* (1). Car sans compter que presque toutes les opérations nécessitent l'emploi des deux mains, la plupart de celles qui se pratiquent sur les organes pairs exigent, quand elles sont faites du côté droit, des positions et des mouvemens des mains inverses de ceux qui sont nécessaires pour le côté gauche. La difficulté d'acquérir *l'ambidextérité* fait sacrifier, dans certaines opérations, des avantages qu'on recouvreroit, si l'on parvenoit à disposer également des deux mains. Par exemple, on est dans l'usage de pratiquer la taille latérale du côté gauche, quoique la déviation de la vessie dans un sens opposé, dût rendre cette opération plus facile du côté droit. Le choix n'a certainement été dirigé que par l'avantage d'inciser de la main droite.

Le Peuple, et bien des gens qui seroient fâchés qu'on les mît dans cette classe, parlent beaucoup de *la main heureuse.* Ils la regardent comme une des qualités les plus essentielles du Chirurgien, et prétendent que les plus vastes connoissances ne peuvent point la remplacer, tandis qu'elle peut tenir lieu de celles-ci. Ces idées de *bonheur* et de *malheur* que l'on réalise, sont infiniment commodes pour favoriser l'ignorance et la partialité. Ceux qui ne savent rien s'en servent avec avantage pour rendre raison des événemens dont ils ignorent la cause. Ceux qui veu-

(1) Celse, *Loc. cit.*

lent servir ou nuire en profitent aussi, selon leurs affections : d'une part, ils vantent l'ignorant reconnu qu'ils protégent, en disant qu'il a *une pratique heureuse*, et ils cherchent à éloigner l'homme de mérite, en menaçant du *malheur* qui l'accompagne ceux qui seroient tentés de lui accorder leur confiance : d'une autre part ils savent, au besoin, enlever au Chirurgien instruit et zélé le tribut d'éloges qui lui est dû, en rapportant tous ses succès à ce prétendu bonheur. *Puto enim*, disoit Hippocrate, *morbis qui malè curantur ut plurimùm infortunium accidere : qui verò benè eos bonam fortunam nancisci* (1). Le bonheur en Chirurgie n'est en effet que le résultat du choix éclairé des circonstances favorables à l'opération, du procédé le plus convenable au cas actuel, de la sagacité avec laquelle on dirige les moyens accessoires à l'opération, et enfin, du soin que l'on a de prévenir ou de combattre les complications et les accidens consécutifs. « Crois-tu, m'a souvent dit aussi » mon père, que si, me fiant à ce bonheur que l'on m'attribue, je » négligeois aujourd'hui toutes les indications qu'il importe au » Chirurgien éclairé de remplir, j'obtinsse du succès dans mes » opérations; ou que si mon ignorance me les eût fait autrefois » méconnoître, ce bonheur eût daigné me sourire (2) » ?

Quelques Auteurs considérant que les succès de la Médecine opératoire sont influencés par le degré de confiance que le malade accorde au Chirurgien, et que cette confiance est quelquefois l'effet d'une sorte de penchant que les formes agréables du corps inspirent, ont exclu de l'exercice de cet Art tous ceux que des difformités

---

(1) Hipp. *De Arte.* Voyez aussi, à ce sujet, son Livre *De Locis in Homine* ; ainsi que le Discours sur le Génie d'Hippocrate, par le Professeur Barthez, Pag. 31.

(2) Je crois pouvoir assurer que cette prétendue fatalité de la main chez certains Chirurgiens instruits, tenoit sans doute, toutes choses égales d'ailleurs, à ce qu'ils ont négligé de réunir à leurs talens chirurgicaux des notions médicales suffisantes pour assurer les cures que l'opération manuelle ne fait, pour ainsi dire que commencer.

choquantes peuvent avoir enlaidis. Cette exclusion est injuste et mal réfléchie. On n'a point fait attention qu'un heureux assortiment des qualités de l'ame, donne toujours à la physionomie une beauté morale, supérieure à celle qui naît de la proportion et de la régularité des membres et des traits.

Je ne ferai pas ici l'énumération de toutes les qualités morales dont le Chirurgien doit être doué. J'ai déjà dit qu'il devoit être Médecin : c'étoit dire qu'il devoit se conformer aux préceptes d'Hippocrate à cet égard (1). Peut-être même que quelques-unes des vertus recommandées par ce grand homme devroient être portées à un plus haut degré chez le Chirurgien, que chez celui qui n'exerce que la Médecine interne. Combien de douceur et d'aménité ne lui faut-il pas, effectivement, pour obtenir cette confiance qui permet les examens les plus étendus ! Quelle décence, quelle prudence, quelle discrétion ne doit-il pas apporter dans les rapports intimes qui existent souvent entre lui et ses malades !

On a osé louer et proposer pour exemple la fermeté cruelle de certains Chirurgiens que les cris de la douleur n'ont jamais émus. On s'est autorisé du précepte de Celse qui vouloit que le Chirurgien fût sans pitié, *immisericors;* mais cet auteur a lui-même prévenu la mauvaise interprétation que l'on peut donner à cette expression inexacte, en y ajoutant : *sic ut sanare velit eum quem accipit; non ut clamore ejus motus, vel magis quàm res desiderat, properet, vel minùs quàm necesse est, secet* (2). Le sang-froid et l'assurance sont indispensables au Chirurgien lorsqu'il opère. A quels dangers n'exposeroit-il pas son malade avec un courage mal assuré ! Cependant ce calme ne doit point reconnoître pour cause l'extinction de la pitié, la plus précieuse des vertus ; mais au contraire un amour sans bornes pour l'humanité, le désir le plus ar-

---

(1) Voyez les Livres *de Jurejurando ; de Lege ; de Arte ; de Medico ; de Decenti Ornatu ; de Præceptionibus ; de Flatibus.*

(2) Celse, *Loc. cit.*

dent de faire cesser les souffrances des malheureux (1), et le généreux oubli de cet égoïsme et de cette fausse délicatesse qu'on appelle *de la sensibilité* (2).

Il est de la dignité de l'Art et de la probité de l'Artiste, d'exclure de la Pratique cette sorte de luxe, propre peut-être à en imposer au Peuple, mais qui tourne, d'une manière certaine, au détriment de la Science. Je veux parler de l'affectation qu'ont certains Chirurgiens d'étaler, et d'employer pour la même opération, une multitude d'instrumens divers, ou d'en créer chaque jour de nouveaux pour les cas les plus ordinaires. Ce défaut annonce des moyens bornés ou des motifs peu honorables. Il peut être comparé au goût de quelques Médecins pour la Polypharmacie et pour les Recettes dont ils font des secrets. Le vrai mérite sait se passer de ces petits moyens : il se fait remarquer par une conduite franche, et par la sagacité avec laquelle il trouve, dans les procédés les plus simples et les plus connus, des ressources multipliées et ignorées du Vulgaire. Les plus grands Chirurgiens ne sont pas ceux qui ont le plus inventé d'instrumens ; et Desault nous a enseigné à exécuter, avec le bistouri, une foule d'opérations qui exigeoient un arsenal.

Les connoissances et les qualités que je viens d'indiquer rapidement, peuvent suffire pour exercer la Chirurgie sans mériter des reproches. Mais pour obtenir ces succès constans qui commandent l'admiration et la reconnoissance, il faut être doué d'un génie propre à l'Art, et que les règles ni l'étude ne peuvent remplacer. C'est sur-tout dans les cas imprévus, au milieu d'une opération, lorsqu'il est livré à ses seules forces, et qu'il *ne peut*

---

(1) *Si enim adfuerit ergà Homines amor, adest etiam amor ergà Artem* (Hipp. *Præcept.*).

(2) Dans les Villages, ce ne sont que les personnes du sexe, le plus compatissantes, le plus réellement sensibles, qui, oubliant leur rang et leur foiblesse, soignent les malheureux estropiés, et pansent, sans répugnance, des plaies dégoûtantes et douloureuses.

délibérer qu'avec lui-même, que le Chirurgien sent l'importance de cette précieuse qualité. Son génie, joint aux connoissances, fait qu'il s'affranchit des préceptes ordinaires, se crée des procédés nouveaux, propres au moment, et que, marchant guidé par lui seul dans des routes encore inconnues, il va chercher le succès là où d'autres auroient échoué.

Dans l'exercice de la Médecine interne, on se trouve aussi quelquefois arrêté ; mais il est bien rare qu'on n'ait pas le temps de recourir aux vues d'analogie que peuvent suggérer les meilleurs Auteurs, ou de s'aider des conseils d'un Collègue éclairé. En Chirurgie, c'est toujours dans l'instant même du danger qu'il faut le dissiper. Le sang coule, et après le moindre retard, les meilleurs secours deviennent inutiles ; il n'est plus temps.

Aussi ne peut-on lire sans émotion, dans les Ouvrages des Praticiens, l'histoire de ces cas extraordinaires où le Chirurgien n'a trouvé de ressources que dans son génie. J'en pourrois citer ici un grand nombre ; mais les bornes que je me suis prescrites m'obligent de m'arrêter à un seul, que l'amour filial et non l'amour-propre me fait choisir parmi les Observations de mon père. L'intérêt avec lequel elle a été entendue à la Société Médicale de Montpellier, me persuade qu'elle ne paroîtra pas indifférente.

Mon père fut appelé pour donner ses soins à un enfant de dix ans, atteint du calcul vésical depuis l'âge le plus tendre. Le Malade, tourmenté par de cruelles douleurs et par une incontinence d'urine continuelle, étoit réduit à l'état le plus déplorable. Il fallut se décider à pratiquer la lithotomie, seul remède à tant de maux. L'introduction du cathéter ne se fit pas sans bien de la peine ; cependant on parvint à faire l'incision. Mais quand l'opérateur voulut charger la pierre, il fut arrêté par l'impossibilité absolue de l'entourer en entier avec les tenettes. Il s'aperçut que la vessie étoit collée contre le corps étranger, de manière à en empêcher l'extraction. Comme le spasme pouvoit en être la cause, on résolut de faire l'opération en deux temps. A la seconde tentative,

l'impossibilité de l'extraction fut la même ; ce qui faisoit voir qu'elle n'étoit due qu'à l'extrême raccornissement de la vessie. Il falloit alors abandonner l'enfant à son malheur, ou s'écarter des règles ordinaires pour enlever le calcul. Mon père se décida, sur le champ, à faire une contr'ouverture à la vessie, par-dessus le pubis, à côté de la ligne blanche, non pour faire l'extraction de la pierre par le haut appareil (1), mais pour ouvrir une entrée dans la vessie au doigt indicateur de la main gauche, au moyen duquel il pût dégager la pierre, la pousser de haut en bas entre les mords de la tenette déjà introduite par l'incision du périnée, et seconder ainsi les efforts de la main droite. Cette manœuvre ingénieuse et hardie eut un succès complet; et après la cicatrisation des deux plaies de la vessie, cet organe reprit, par les moyens ultérieurs qui furent employés, son élasticité naturelle et put contenir aisément une grande quantité d'urine.

On voit combien ce cas étoit éloigné de ceux qui ont été prévus par les Auteurs, et combien les préceptes connus étoient insuffisans. Si le Chirurgien n'eût à l'instant trouvé des ressources en lui-même, le Malade étoit livré à une mort assurée et prochaine.

L'exercice de l'art de guérir cause à l'homme sensible qui le cultive de bien douces jouissances, et le rend un Dieu bienfaisant aux yeux de ceux dont il a sauvé les jours. La Chirurgie en procure peut-être de plus pures et de plus vives que la Thérapeutique interne, puisque personne ne peut contester au Chirurgien, et qu'il ne peut méconnoître lui-même le bien qu'il a fait. Lorsqu'il rend la vue au malheureux qui en est privé ; qu'il

---

(1) On n'emploie le haut appareil que lorsque la vessie étant extrêmement ample renferme une pierre d'un gros volume. Dans ce cas-ci, il étoit impraticable, à raison du raccornissement de la vessie, de sa situation oblique dans le petit bassin, de son adhérence vicieuse à la face interne de l'os pubis gauche, et de l'impossibilité qu'il y avoit de faire, par cette voie, une ouverture suffisante à ce viscère, pour extraire le corps étranger.

arrache au trépas une mère et l'enfant qu'elle va mettre au jour ; quand il rend la liberté des mouvemens à un membre précieux, il lui est permis de se regarder, sans vanité, comme la cause de tant de bienfaits, et de jouir pleinement de la reconnoissance de ceux dont sa main a fait cesser les maux.

Mais ici, comme ailleurs, tout n'est pas jouissance ; et la pratique de la Chirurgie a ses amertumes, ses désagrémens. Ils sont assez grands quelquefois pour faire le malheur de celui qui s'y trouve en butte. Dans la Chirurgie, les moindres fautes sont évidentes, et presque toujours elles sont jugées par des ignorans qui ne savent point qu'elles peuvent être l'effet de la foiblesse de l'esprit humain, ou par des envieux qui font semblant de l'ignorer. Une seule suffit pour qu'on oublie tout ce qu'auparavant l'on avoit fait de bien. Heureux encore celui qui peut opposer à l'envie une réputation aussi solide que méritée ! Mais le jeune homme qui ne faisoit que d'entrer dans la carrière..... Il n'osera plus y reparoître. Aussi, lorsqu'il se livre à la pratique des opérations pour la première fois, comme ces idées désespérantes doivent assiéger son esprit ! Combien d'amour pour l'humanité ne lui faut-il pas afin de ranimer son courage !

FIN.

L'Auteur a présenté et soutenu cet Essai à l'École de Médecine de Montpellier, le 26 Thermidor, An X.
(14 Août, 1802.)

PROFESSEURS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

G. J. RENÉ, Directeur.
C. L. DUMAS, J. M. VIGAROUS, *Physiologie et Anatomie.*
J. A. CHAPTAL, G. J. VIRENQUE, *Chimie.*
A. GOUAN, J. N. BERTHE, *Matière Médicale et Botanique.*
J. B. T. BAUMES, P. LAFABRIE, *Pathologie.*
A. L. MONTABRÉ, ... *Médecine opérante.*
H. FOUQUET, V. BROUSSONET, *Clinique interne.*
J. POUTINGON, A. MÉJAN, *Clinique externe.*
J. SENEAUX, . . . *Accouchemens, Maladies des Femmes, Éducation physique des Enfans.*
P. J. BARTHEZ, Médecin du Gouvernement.
A. BROUSSONET.
J. Ph. DRAPARNAUD, Conservateur, *Histoire Naturelle appliquée à la Médecine, à la Chimie et aux Arts.*